

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

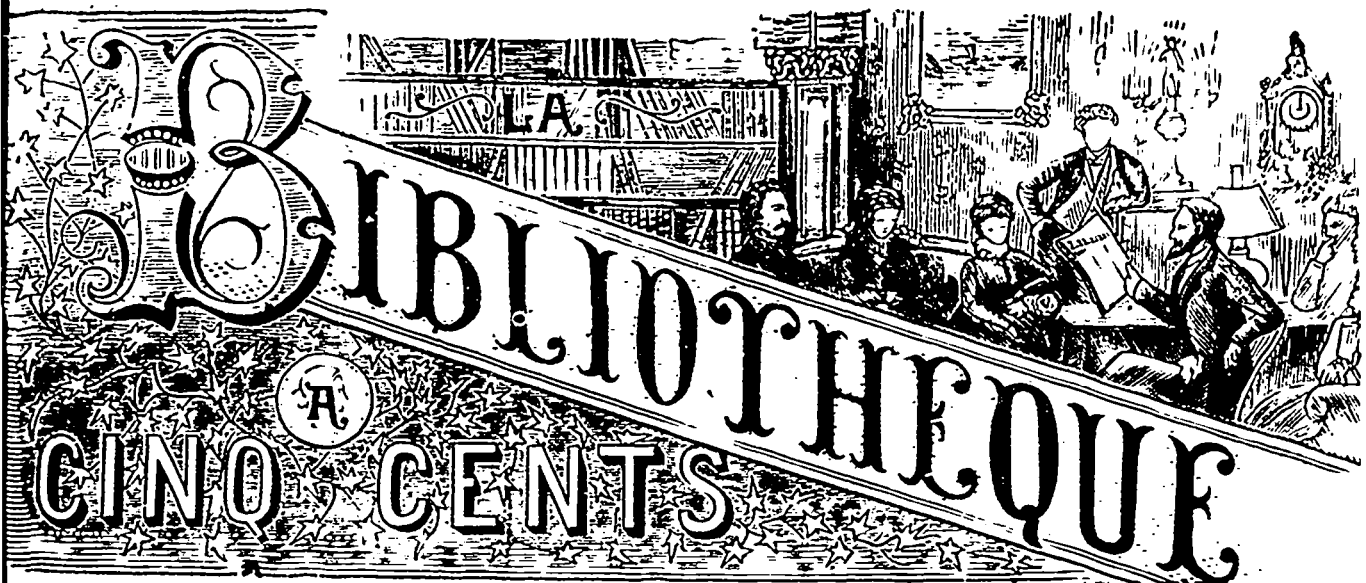
Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire

Only edition available/  
Seule édition disponible

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										←	



Publié par FOIREN, BEALETTE & CIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL, 6 OCTOBRE 1887

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 26

# L'OEIL DE VICHNOU



Je resterai dans votre boudoir, M. d'Hercourt ...

# L'ŒIL DE VICHNOU

(L'épisode qui précède a pour titre : TOM SANDONS)

## I

### LES GRÈVES

Pendant l'après-midi de cette même journée, M. de Verville était à la ferme, dans son cabinet de travail. Assis près d'une table, le front appuyé sur sa main, il mordillait un cigare éteint et paraissait en proie à une profonde rêverie ; un bruit léger lui fit relever la tête et il vit sa jeune femme entrer timidement.

Nathalie avait une fraîche toilette ; en dépit de sa pâleur, jamais elle n'avait paru si gracieuse et si charmante. Elle s'approcha de son mari et lui dit avec douceur :

— Vous avez du chagrin, Roger, et, depuis deux jours, on ne reconnaît plus votre gaieté, votre entrain ordinaires... Voyons, si j'ai été un peu dure à votre égard, pardonnez-moi. Vous ne m'avez pas épargnée non plus !... Soyons bons amis... voulez-vous ?

Ce mouvement était si naturel et si franc que Verville en parut touché.

— Merci, petite, dit-il en déposant un baiser sur le front de Nathalie ; vous êtes vraiment bonne... Cependant mon humeur taquine vous cause bien des ennuis.

— N'est-ce pas mon devoir de la supporter ? Tenez, mon ami, le temps est beau ; pourquoi ne ferions-nous pas ensemble un tour de promenade sur la plage ?... Cela vous distraira.

— Volontiers, ma chère.

— Alors, permettez-moi d'aller prévenir ma mère... Nous ne l'amènerons pas cette fois, car elle vous agace souvent, je m'en suis aperçue.

Elle s'éloigna en courant, et revint, au bout de quelques minutes, drapée dans une élégante mantille de soie et coiffée d'un coquet petit chapeau de feutre que surmontait une fleur.

— Eh bien, Roger, êtes-vous prêt ? demanda-t-elle.

— Me voici, répliqua Verville avec distraction.

Et il se disposait à la suivre, quand elle l'avertit qu'il était tête nue.

Verville poussa un éclat de rire strident, force, qui faisait mal.

— C'est juste, dit-il ; mais il n'est pas étonnant que j'oublie mon chapeau... puisque je perds la tête.

Il alla prendre son panama à une patère et s'en couvrit ; puis, offrant le bras à sa femme, ils quittèrent la ferme et se dirigèrent vers le bord de la mer.

En chemin, Nathalie fit presque seule les frais de la conversation. M. de Verville l'écoutait avec bienveillance, mais il ne répondait que par monosyllabes ; sa préoccupation l'empêchait évidemment de comprendre ce qu'on lui disait. La jeune femme, voyant l'inutilité de ses efforts pour vaincre la taciturnité de son mari, finit par se décourager, et la conversation, après avoir langué et s'être relevée plusieurs fois, tomba tout à fait.

Les promeneurs venaient de franchir une brèche pratiquée dans les falaises granitiques et longeaient à pas lents le rivage de la mer. Le soleil, sur le point de se coucher, s'enveloppait à l'horizon de nuages aux apparences fantastiques, aux teintes variées où dominait néanmoins le rouge ardent. Le flot montait, formant un murmure monotone qui s'harmoniait avec les faibles bruits du soir. Des monnettes et des goelands voltigeaient en sifflant à la surface des eaux, tandis que des corbeaux croassaient dans les roches de la côte. Une demi-douzaine de bateaux pêcheurs manœuvraient au large pour entrer à Plouharel ; et au fond du tableau, la lanterne du Phare-Neuf,

par un bizarre effet du soleil couchant, projetait une éblouissante lumière, bien que l'heure d'allumer ses feux ne fût pas encore venue.

Le temps était très calme, aucun souffle ne se faisait sentir. Cependant, M. et madame de Verville ne s'éloignaient guère des falaises, de peur de rencontrer ces sables mouvants qui, changeant de place à chaque marée, rendent si dangereuses certaines plages de la Normandie et de la Bretagne. Ils marchaient sur un fin gravier, dont l'humidité avait les couleurs brillantes, et qu'émaillaient des coquillages nacrés, pourpres ou jaunes d'or. Les empreintes de leurs pas s'emplissaient d'eau après leur passage, et, quoique la ligne blanche du flux fût encore éloignée, il pouvait ne pas être prudent de s'exposer aux envahissements rapides de la mer.

Nathalie, elle-même, avait fini par s'abandonner à l'impression mélancolique que cette scène majestueuse exerçait sur elle, en dépit de ses propres réflexions. Elle avait quitté le bras de son mari et sautillait avec grâce, pour éviter les petites flaques d'eau salée qui se trouvaient sur son chemin.

Verville lui dit tout à coup :

— Croyez-vous, ma chère, que d'Hercourt doive revenir ?

Nathalie s'arrêta en entendant cette question à brûle-pourpoint. Elle répondit toute troublée :

— Je l'espère et je le désire, mon ami ; mais comment le saurai-je ?

— Il reparaitra, il faut qu'il reparaisse ! reprit Verville avec une sorte d'égarément, je serais gravement compromis s'il ne reparaisait pas.

— Vous, monsieur ? s'écria Nathalie en se remettant en marche ; comment cela se pourrait-il ? Vous savez donc ?

— Rien de plus que ce que tout le monde sait ; mais on veut me rendre responsable... Enfin, si d'Hercourt revenait, Nathalie, auriez-vous assez de pouvoir sur lui pour l'empêcher de se joindre à mes ennemis ?

— Je n'ai aucun crédit sur lui, monsieur, mais Léopold d'Hercourt n'agira jamais en ennemi contre vous. Sa reconnaissance pour vos services passés, peut-être l'affection respectueuse qu'il ressent pour moi, s'opposeront toujours à ce qu'il tire vengeance de vos torts envers lui.

— Vous m'en répondez... et vous l'en empêcherez au besoin ?

Nathalie jeta sur Verville un regard où il y avait autant de mépris que d'étonnement.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répliqua-t-elle ; à quel titre imposerais-je mes volontés à M. Léopold d'Hercourt ?

Verville n'eut pas l'air d'avoir entendu ; il était obsédé d'une pensée unique.

— Oui, oui, murmura-t-il comme à lui-même ; tout pourra s'arranger entre nous, s'il revient... Mais tonnerre ! qu'arrivera-t-il s'il ne revient pas et cela dans le délai de quelques heures ?

Nathalie commençait à éprouver d'étranges soupçons ; cependant elle attendait que son mari s'expliquât plus clairement : un incident nouveau vint détourner son attention.

Depuis un moment ils n'étaient plus seuls sur ces vastes grèves. Une forme humaine s'agitait dans la brume légère qui s'élevait aux approches du soir et semblait les suivre. Les deux époux ne s'en apercevaient pas, quand une voix, aiguë et claire comme celle d'un enfant, appela derrière eux.

L'un et l'autre se retournèrent ; ils virent venir une petite mendicante, bossue, aux traits hideux, couverte de haillons, qui rôdait habituellement dans le voisinage des bains de Plouharel, et qui passait pour avoir l'esprit aussi obtus que son corps était difforme. Elle courait depuis un moment après M. et madame de Verville, si bien qu'en les rejoignant elle était toute haletante. Verville, irrité de sa hardiesse, allait l'apostropher rudement, quand elle lui dit de sa voix aigre :

— C'est-y vous, Barbe-Bleue?... Oui... alors, voici pour vous.

Et elle lui présenta une lettre, dont la suscription consistait en quelques mots tracés rapidement au crayon.

Verville prit le papier d'un air de surprise et de défiance.

—Qui t'a chargé de cela ? demanda-t-il.

—Enfin, c'est bien vous ? reprit la bossue qui semblait vouloir mettre toute la ponctualité possible dans sa commission ; il a dit Barbe-Bleue, mais il a dit aussi un autre nom... Monsieur... monsieur...

—De Verville ? souffla Nathalie.

La bossue envisagea la jeune femme ; elle la connaissait sans doute par de fréquentes aumônes, car elle lui adressa un sourire reconnaissant qui n'était, hélas ! qu'une affreuse grimace.

—Oui... Verville, répliqua-t-elle ; c'est qu'il ne faut pas se tromper... À présent, c'est fini, je m'en vais.

—Qui vous a remis ce papier, mon enfant ? demanda Nathalie à son tour avec curiosité.

—Faut pas le dire, répliqua la mendiante mystérieusement ; y m'a donné cent sous !

—Mais connaissez-vous cette personne ? Qui est-elle ?

—A m'a donné cent sous... Faut rien dire... ça serait un péché... Bonsoir, et la compagnie.

En même temps la bossue se mit à détailler avec célérité, malgré sa taille épaisse et ses jambes cagneuses.

—Un moment ! un moment donc, petite ! s'écria madame de Verville ; apprenez-moi du moins...

Comme la bossue n'écoutait pas et continuait de courir vers les falaises, Nathalie, qui était svelte et légère, essaya de l'atteindre ; mais la malicieuse mendiante, ne craignant rien pour ses pieds nus, s'engageait au milieu des flaques d'eau salée, où Nathalie, avec ses instincts d'élégance, n'osait plonger ses mignonnes bottines de coutil. Forcée fut donc à madame de Verville de renoncer bientôt à la poursuite, et elle revint toute rose et essoufflée vers son mari, tandis que la mendiante disparaissait derrière les rochers.

Cependant Verville, voyant son nom sur la lettre qui lui parvenait d'une façon si singulière, en avait vivement déchiré l'enveloppe et avait lu les quelques lignes qui lui étaient adressées. Cette lettre en contenait une seconde, qu'il cacha rapidement dans sa poche. Sans doute le message ne lui était pas agréable, car ses sourcils se froncèrent, et il murmura :

—Bon ! à l'autre maintenant ! Que la foudre les écrase tous !... Je ne me tirerai jamais de ces abominables complications.

Nathalie le rejoignit.

—Cette sotte m'a échappé, dit-elle ; mais je la retrouverai... En attendant, vous, Roger, vous pouvez m'apprendre ce que signifie tout cela.

—Rien, ce n'est rien, ma chère, répliqua Verville en déchirant sa lettre en petits morceaux qui s'éparpillèrent sur la grève humide ; il n'y a pas de quoi vous alarmer... Cependant, si vous y consentez, nous allons quitter les sables, car la marée arrive bon train... Je vais vous remettre sur la route de la ferme et vous rentrerez seule. Quant à moi, je dois me rendre sans retard au village de Plouharel.

—Comme vous voudrez, répliqua Nathalie.

Et on se dirigea vers la brèche des falaises, afin de regagner la campagne.

Verville paraissait encore plus concentré, plus sombre qu'auparavant.

—Ainsi, monsieur, reprit Nathalie, vous refusez de me dire d'où vient cette lettre qui semble vous énuouvoir si cruellement ?

—Mon Dieu ! elle vient de... Colardeau. Il s'agit d'une affaire que vous ne connaissez pas... et que je vous conterai plus tard.

—Il suffit, mon ami, la curiosité n'est pour rien dans mes questions, je vous assure, mais vous souffrez, et, malgré les nuages qui ont pu s'élever entre nous, mon devoir est de partager votre souffrance, de l'adoucir, s'il est possible. Gardez vos secrets, puisque vous ne jugez pas encore le moment venu de me les confier, mais si ce moment vient jamais, n'oubliez pas que j'aurai de la sympathie pour toutes vos fautes.

Ces paroles étaient prononcées avec tant d'âme que Verville dut en être touché. Cependant il répliqua brutalement :

—Des fautes ! eh ! qui vous dit que j'en aie commis, madame ? Du reste, qui pourrait se vanter de n'en avoir jamais commis ?

Nathalie baissa la tête, sans répondre. Quand les deux époux arrivèrent sur le grand chemin, ils se séparèrent ; Nathalie se dirigea vers la ferme que l'on voyait à une courte distance, tandis que Verville se rendait à Plouharel.

Malgré l'heure avancée, une activité extraordinaire régnait dans le village. La marée était haute ; les barques de pêche commençant à rentrer, les femmes et les enfants accouraient sur la jetée pour les traîner à la remorque, ou bien se pressaient près de celles qui étaient arrivées déjà, afin de décharger les filets et le poisson. On allait et venait, aux dernières lueurs du jour ; on criait, on chantait, on se querellait ; et, au milieu de cette agitation, il était facile de remarquer les douaniers de service, qui s'assuraient si l'on ne débarquait rien de "sujet aux droits."

Verville chercha des yeux la barque du mari de Marianne, avec l'espoir de rencontrer Bidouret dans le voisinage. En effet, il aperçut bientôt cette embarcation, que l'on traînait sur le sable à grand renfort de cabestans, tandis que Marianne, debout sur l'arrière, présidait elle-même à l'opération. Comme il l'avait prévu, il aperçut aussi le gardien-chef qui, les deux mains derrière le dos, venait s'informer si la pêche de son genre avait été bonne.

M. de Verville prit l'air paisible d'un oisif qui cherche à tuer le temps. Il échangea quelques mots nonchalamment avec des personnes de sa connaissance ; mais il se rapprochait peu à peu de Bidouret, si bien qu'il finit par se trouver, comme par hasard, auprès du gardien-chef.

Bidouret, pas plus que les autres habitants de Plouharel, ne professait une tendresse bien vive pour "Barbe-Bleue ;" il ne put pourtant s'empêcher de le saluer avec politesse. Verville, de son côté, toucha son chapeau et dit tranquillement :

—Enchanté de vous voir, gardien. Vous voilà donc débarrassé, pour quelques jours, de votre service au Phare-Neuf ? Ah ! il s'y est passé de bien tristes choses ces derniers temps !

—C'est vrai, monsieur ; mais ces chiens d'Anglais nous le payeront... Les grandes gens de Brest, de Cherbourg et même de Paris ont pris l'affaire en main, et peut-être donnera-t-on sur les doigts à ceux qui ont fait ce vilain coup.

—Dieu vous entende, père Bidouret !... À la marine, n'at-on aucune nouvelle de mon pupille, de ce brave et excellent garçon qui a disparu d'une manière si inconcevable ?

—Aucune ; ensuite, si l'on en avait, ce ne serait pas d'abord à nous autres qu'on les donnerait...

Il s'interrompit en sentant qu'on lui glissait furtivement quelque chose dans la main ; c'était la lettre que Verville avait trouvée dans la sienne et qu'il était chargé de remettre à Bidouret.

Le gardien-chef, avec un profond étonnement, regarda le papier, puis le visage de son interlocuteur, comme pour chercher l'explication de ce mystère. Verville lui dit tout bas avec précipitation :

—Cachez cette lettre, et que nul ne soupçonne que vous l'avez reçue. Vous la lirez quand vous serez seul, après quoi vous vous empresserez de la détruire. Accomplissez exactement ce qui vous est commandé et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

Bidouret semblait vouloir faire quelques questions ; Verville ne lui en laissa pas le temps, et ajouta tout haut :

—Allons ! bonsoir, gardien ; si j'apprends des nouvelles du pauvre d'Hercourt, je m'empresserai de vous les transmettre, puisque vous vous intéressez à lui.

Il salua légèrement et se perdit dans la foule.

Autant Bidouret avait de présence d'esprit dans l'exercice de ses devoirs journaliers, autant il était embarrassé quand surgissait une circonstance nouvelle et imprévue. Le digne homme, la main dans sa poche, tortillait entre ses doigts la lettre apportée par un messenger qu'il n'eût certes pas soupçonné d'une pareille complaisance, et il se demandait anxieusement

comment il pourrait la lire à l'insu de sa famille. Il n'avait pas encore résolu ce problème, quand Marianne sauta lestement à bas de la barque, sans trop s'inquiéter si elle montrait aux assistants la couleur de ses jarretières, et s'approcha de lui avec empressement.

—Père, demanda-t-elle, avec qui donc causiez-vous tout à l'heure ? L'obscurité m'a empêché de reconnaître la personne qui vous parlait.

Le gardien-chef se mit à rire.

—Ah ! ah ! Marianne, tu m'espionnes, comme tu m'en as averti ? Mais tu t'échoues sur des bas-fonds, vois-tu ; la personne qui se trouvait là était M. de Verville, et il me demandait des nouvelles du lieutenant.

—Monsieur de Verville ! à la bonne heure !... J'avais cru... Mais il ne peut y avoir aucun mal à causer avec M. de Verville.

—N'est-ce pas ? reprit Bidouret en se frottant les mains ; ce n'est pas lui, un des richards de la paroisse, un gros bourgeois, qui se chargerait d'une lettre ou d'un message verbal de la part de ces chenapans anglais ? Hein ! te voilà tranquille maintenant !

Le brave gardien, par sa maladroite jactance, avait dépassé le but ; Marianne se dit à elle-même :

—Tiens ! qu'a donc mon père ce soir ? Il est tout drôle. Se pourrait-il ?... Eh ! eh ! il faut veiller.

Et elle s'arrangea pour ne pas perdre Bidouret de vue un seul instant.

## II

### LA ROCHE PERCÉE

Le gardien-chef, croyant avoir donné le change à sa fille, tourna sur ses talons et se dirigea vers sa demeure, qui n'était pas éloignée.

Or, à peine avait-il pris ce parti, que Marianne, se chargeant d'un croc et de quelques filets, suivit son père à distance.

La maison était vide en ce moment ; mais Bidouret n'eut qu'à soulever le loquet à bascule pour pénétrer dans la salle basse, où le feu de la cheminée jetait une faible lueur. Le gardien s'empressa d'allumer la lampe ; puis, sans songer qu'une fenêtre placée, selon l'usage, à côté de la porte, permettait d'observer tous ses mouvements, il sortit la lettre de sa poche et se mit à la lire avec attention.

Cette lettre n'était pas longue ; toutefois le contenu méritait sans doute réflexion, car Bidouret, après avoir lu, demeura pensif un moment. Enfin il murmura en hochant la tête :

—On m'engage à brûler ce papier ; mais, tonnerre de Brest ! je ne sais pas ce que complotent ces Anglais, moi, et je n'ai pas juré cela... Je vais garder la lettre, ça pourra servir.

Ouvrant un tiroir du buffet où il serrait les pièces relatives à l'administration du phare, il glissa la lettre dans un vieux portefeuille ; puis il referma le tiroir et en ôta la clef.

Marianne, postée derrière la vitre, avait vu ; mais ce qui suivit excita encore plus son intérêt. Le gardien disparut par une porte intérieure, qui donnait sur une cour où se trouvait le poulailler de la maison. On entendit crier et battre de l'aile les volailles dérangées dans leur sommeil, et quand Bidouret revint, il tenait à la main un objet que Marianne reconnut pour le sac dont Tom Sandons était porteur lors de son naufrage. Pour ne laisser aucun doute à cet égard, le gardien-chef s'approcha de la lampe, et tira de l'enveloppe de cuir quelque chose de brillant, qui devait être la cassette d'acier dont on avait tant parlé. Après s'être assuré du fait, il referma le sac et le dissimula sous ses vêtements, où l'on ne pouvait le soupçonner, grâce à son petit volume.

—Vraiment, murmura Marianne, en riant tout bas, le père a des cachettes auxquelles on ne songerait guère... A présent, il s'agit d'être plus fine que lui !

Bidouret, paraissant se disposer à sortir, elle jugea à propos

de se montrer et entra, chargée de son fardeau, comme si elle arrivait à l'instant.

—Père, demanda-t-elle avec un calme parfait, ne souperez-vous pas avec nous ?

—Non, la Marianne, répliqua le gardien avec le même flegme ; je mangerai un morceau à la douane avec le père Clément, puis nous passerons la soirée à boire un pichot de cidre en fumant le tabac... Ne m'attendez pas, car je rentrerai peut-être un peu tard.

—Bien, bien ; si vous rentrez tard, vous trouverez la clef sur la porte... Gaspard, le pauvre homme, est bien fatigué et vous savez que, moi, j'aime fort à dormir mon soûl quand je ne suis pas de service.

—Dormez donc tranquilles... Bonsoir, Marianne.

—Bonsoir, père.

Et le gardien s'éloigna en affectant de chançonner.

À peine était-il à vingt pas de la maison, que Marianne s'élança vers le buffet. Elle savait que la serrure de cet antique meuble ne serait pas un obstacle sérieux à sa curiosité : et en effet, après avoir imprimé de légères secousses au tiroir, elle réussit à l'ouvrir. Elle s'empressa de chercher le portefeuille et découvrit la lettre, qui était ainsi conçue :

“ Si M. Bidouret est vraiment un honnête homme et un bon chrétien, fidèle à son serment, il se rendra ce soir, à onze heures, au lieu dit la Roche-Percée, sur le bord de la mer. Il apportera avec lui le sac de cuir oublié, il y a quelques mois, au phare de Plouharel, et prendra grand soin que personne ne sache ou ne puisse soupçonner où il va. A l'endroit indiqué, il trouvera le légitime propriétaire du sac, qui lui remettra une magnifique récompense. M. Bidouret peut être assuré que toute trahison de sa part sera sévèrement punie et que, du reste, les mesures sont prises pour la rendre inu-  
“ tile. ”

Cette lettre ne portait pas de signature et se terminait, comme nous l'avons dit, par une recommandation dont Bidouret n'avait pas tenu compte. Marianne en pesa chaque mot, et elle pensait :

—Comment cette lettre est-elle arrivée ? Dans tous les cas, celui qui l'a écrite connaît joliment le caractère de mon père ? On ferait passer Bidouret dans le feu quand on lui parle de tenir sa parole ou de sauver son âme... Il ne faut pas lui en vouloir pour ça, puisqu'il a juré... Mais, moi, je ne dormirai pas, comme je l'ai promis. Je me soucie bien de “ la récompense ” de ces Anglais ! L'argent des coquins ne profite pas... L'affaire n'est que pour onze heures, je peux achever mon ménage.

Et Marianne se mit à la besogne. Elle fit au port deux ou trois voyages pour rapporter à la maison les agrès de la barque. Son mari étant rentré, elle lui servit à souper et soupa guièrement elle-même. Enfin, ayant tout rangé dans le logis, elle prétextua d'une soirée à passer chez une voisine et sortit, laissant le pêcheur fatigué roupiller au coin du feu.

La plupart des habitants du village semblaient endormis. Marianne se glissa le long des maisons et gagna une modeste construction, située en face du port à laquelle on donnait pompeusement le nom d'*Hôtel de la Douane*. Là, mettant en usage les moyens qui lui avaient si bien réussi déjà, elle regarda par une fenêtre du rez-de-chaussée. Elle eut la satisfaction de voir Bidouret assis, avec le père Clément et d'autres personnes, autour d'une table chargée de pots de cidre et de verres.

—Tout va bien, pensa Marianne ; il n'a pas l'air encore de songer à partir... J'aurai le temps.

Elle rentra dans le village et se dirigea vers une jolie maison bourgeoise, qui s'élevait à l'entrée de Plouharel et qui était bien connue des gens du pays ; c'était la demeure du docteur Colardeau.

On voyait de la lumière au premier étage, et Marianne savait que le médecin était nuit et jour à la disposition du public. En effet, quand elle eut sonné, une servante vint la recevoir et la conduisit sans retard au cabinet de Colardeau.

Le petit major écrivait devant une table ; prenant Marianne pour une cliente ordinaire, il se retourna d'un air ennuyé. Mais, dès qu'il l'eut reconnue, il se leva,

—Vous, ma brave femme ! s'écria-t-il ; y aurait-il du nouveau ?

—Oui, oui, monsieur... et du bon, comme vous allez voir.

Marianne s'assit sans façon dans un fauteuil et exposa ce qui était arrivé à son père dans la soirée.

Colardeau l'écoutait avec attention ; mais, à mesure qu'elle parlait, son visage prenait l'expression du désappointement.

—J'espérais, Marianne, répliqua-t-il enfin, que vous alliez me parler de mon malheureux ami, le lieutenant d'Hercourt... Néanmoins, ce que m'apprenez ne manque pas d'importance et si l'on parvenait à mettre la main sur cet audacieux Sandons...

—Rien de plus facile, monsieur le docteur, que de mettre la main sur lui quand il se présentera tout à l'heure à la Roucher-Percée.

—Croyez-vous qu'il vienne en personne ?

—Peut-être enverra-t-il quelqu'un à sa place ; mais je connais mon père, il ne remettra l'objet en question qu'à l'Anglais lui-même.

—A moins qu'il ne se trouve au rendez-vous une troupe de vauriens qui s'empareront de la cassette et jetteront Bidouret à la mer pour s'assurer du secret.

—Mon Dieu ! c'est vrai ! dit Marianne avec effroi, je n'avais pas pensé à cela... Il faut empêcher mon père d'aller là-bas.

—Non, non, il faut qu'il y aille au contraire et qu'il ne se doute pas du danger... Mais, nous autres, nous nous arrangerons pour veiller sur lui à son insu et pour venir en force à son aide, s'il en est besoin.

—J'irai aussi... Bonté divine ! s'il arrivait malheur à mon excellent père !...

—Nous tâcherons qu'il ne lui en arrive pas, puis nous nous emparerons de ce brigand qui nous a causé tant de maux.

Et le docteur se mit à combiner un plan, dont nous verrons bientôt les résultats.

Cependant Bidouret continuait de passer le temps avec gaieté à la douane, en buvant du cidre et en "fumant le tabac," comme il disait. Il n'entrait pas dans son esprit simple et honnête qu'on pût lui tendre un piège au rendez-vous indiqué ; et, tout en passant avec ses compagnons, il songeait seulement à ne pas prononcer une parole, à ne pas faire une allusion, contrairement à la sainteté de son serment.

Il lui eût été facile de remarquer, vers la fin de la soirée, qu'on avait appelé mystérieusement au dehors le père Clément, brigadier de la douane ; Clément s'entretint assez longtemps devant la porte avec une personne inconnue et, quand il rentra, il avait un air de préoccupation qui ne lui était pas habituel. Lui-même parla bas à plusieurs douaniers, qui disparaurent aussitôt. A partir de ce moment, on regarda Bidouret avec une curiosité mal dissimulée et il semblait être l'objet d'un intérêt particulier.

Mais ces observations échappèrent au gardien-chef. Dès que la demie de dix heures eut sonné au coucou qui ornait la salle, il se leva, et, après avoir pris congé des assistants, il se retira, d'un pas tranquille, comme s'il retournait chez lui.

Un calme profond régnait toujours dans le village et dans les alentours. Pas un passant dans les rues et sur le port. Bidouret put gagner les falaises, sans avoir rencontré personne. Les lames, glissant doucement sur le sable, venaient fouetter de leur écume blanche la base des rochers, en sorte que le passage était assez difficile à certaines places ; mais un mince croisissant de lune brillait, comme un arc d'or, dans un coin du ciel diamanté d'étoiles, et permettait d'éviter les atteintes sournoises du flot.

Le gardien-chef s'arrêta pourtant quelques minutes afin d'étudier les évolutions de son phare, allumé selon l'ordinaire. Il calcula soigneusement les alternatives de lumière et d'ombre qui se produisaient ; puis, certain que tout marchait à souhait, que ses successeurs dans la tour remplissaient bien leur devoir, il continua d'avancer.

La roche, désignée pour lieu de rendez-vous, dépendait du mur gigantesque posé là par une main divine, comme une bar-

rière à l'océan. Cette roche, quoique du granit le plus dur, avait dû supporter de rudes attaques de la part de son terrible voisin, car elle était percée et formait une sorte de portique où s'engouffraient les eaux pendant les hautes marées.

Bidouret, afin qu'aucune erreur ne fût possible, se posta sous l'arcade même de la roche. Là, il ne pouvait être aperçu au milieu de l'obscurité, et son regard planait sur les falaises, sur les grèves, sur la vaste étendue des flots. Cependant il avait beau scruter attentivement le rivage, personne ne se montrait, et la lame en roulant des galets et du gravier, avec un bruit monotone, l'eût empêché d'entendre marcher à quelque distance.

Comme l'impatience le gagnait, le gardien-chef tira sa pipe, la chargea, et ayant battu le briquet, il l'alluma, en disant avec bonne humeur :

—De cette manière, il me verra de loin... Ma pipe sera comme un phare pour le guider... Ne suis-je pas de l'Etat !

L'heure fixée pour le rendez-vous était passée et Bidouret commençait à penser qu'on ne viendrait pas, quand il crut voir plusieurs formes humaines se glisser de rocher en rocher le long des falaises. Craignant de se tromper, il attachait les yeux sur ce point éloigné. Tout à coup une voix s'éleva à côté de lui et si près qu'on n'avait pas besoin d'en renforcer le timbre ordinaire.

—Est-ce vous, monsieur Bidouret ? disait-on ; vous êtes homme de parole.

Deux personnes, dont il était impossible de distinguer les traits, entrèrent sous l'arcade de rocher. Tandis que l'une d'elles se tenait un peu à l'écart, l'autre, qui avait parlé déjà, reprit d'un ton impérieux :

—M'apportez-vous l'objet qui m'appartient et que vous avez promis de me faire restituer à la première réclamation ?

—D'abord, monsieur, il s'agit de savoir qui vous êtes.

—C'est juste, répliqua l'inconnu avec une sorte de raillerie ; eh bien ! regardez-moi tout à votre aise, et vous ne douterez plus que nous soyons d'anciennes connaissances.

En même temps, il se pencha un peu au dehors ; la clarté de la lune laissa voir les traits tirés et moqueurs, les yeux perçants de Tom Sandons.

Bidouret ne pouvait s'y méprendre et répondit avec tranquillité :

—Il suffit ; quoique j'aie gardé de vous de fort désagréables souvenirs, je tiendrai religieusement mon serment... Voici ce qui vous revient.

Il tira le sac de sa poche et le remit à Sandons.

Celui-ci le saisit avec avidité et avec une satisfaction évidente. Après s'être assuré que la précieuse cassette était intacte, il poursuivit :

—Fort bien, Bidouret ; vous êtes sûr d'entrer un jour dans votre paradis breton... En attendant, je vous ai promis une récompense ; moi aussi, je tiendrai ma promesse.

—Merci bien, ce n'est pas la peine, répliqua le gardien-chef brusquement ; je ne veux rien de vous !

En ce moment, la personne qui accompagnait Sandons, et qui jusque-là était restée à l'écart se rapprocha avec précipitation en disant :

—Prenez garde, on nous trahit... Nous sommes entourés de tous côtés.

Sandons n'eût besoin que d'un regard pour s'assurer qu'une douzaine d'hommes, dont plusieurs avaient l'uniforme de douanier, formaient un cercle autour de la roche et s'avançaient de toute leur vitesse.

—Ah ! c'est ainsi ? dit-il avec un accent féroce ; alors voici comment je punis les traîtres !

Et il porta à Bidouret un coup d'une arme, couteau ou stylet, qu'il avait à la main.

Heureusement, Bidouret évita, par un saut oblique, le coup qui lui était destiné. Sandons voulait frapper de nouveau, il n'en eut pas le temps. Les gens dont l'approche avait été signalée accouraient rapidement, et il semblait déjà impossible de leur échapper.

Alors, Sandons et son associé, sans se dire un mot, et comme si leur plan eût été concerté d'avance, s'élançèrent, chacun d'un côté opposé, avec une agilité merveilleuse. Passant au milieu des assaillants, ils coururent vers les blocs de rocher, où ils comptaient se dérober aux regards, et d'où ils pourraient ensuite gagner la campagne.

La troupe se mit à leur poursuite, en poussant de grands cris, et on leur donna la chasse avec une ardeur qui faisait présager le succès.

Bidouret vit pourtant deux personnes se détacher de la bande et venir à lui. L'une d'elles était sa fille, l'autre, le docteur Colardeau.

—Père, dit Marianne avec empressement, ces coquins ne vous ont-ils fait aucun mal ?

—Ma foi ! ce n'est pas l'envie qui leur a manqué, répliqua le gardien, et vous êtes arrivés à propos... Mais, pour Dieu ! Marianne, comment te trouves-tu ici ? Et qui sont ces gens qui courent là-bas après les Anglais ?

—Faites pas attention, père ; je vous ai joué un tour de ma façon ; mais vous avez tenu votre serment, c'est le principal... Quant aux gens venus avec moi, voici d'abord M. le docteur Colardeau... et puis n'avez-vous pas reconnu mon mari Gaspar, et le père Clément, et les douaniers, et les gendarmes, et les marins de la douane ? Ah ! tout le pays aurait voulu en être quand on a su qu'il s'agissait de malmenés ces bandits.

Bidouret hocha la tête, comme s'il eût cherché vainement la solution d'un problème difficile.

—C'est bien drôle, disait-il ; mais cette "petite" a la malice du diable !

Marianne paraissait très sûre de son triomphe ; Colardeau, qui regardait du côté des falaises, où la poursuite se continuait avec acharnement, demanda au gardien :

—L'individu qui se trouvait ici tout à l'heure est-il bien l'Anglais Tom Sandons ?

—Oui, oui, monsieur : oh ! je l'ai joliment dévisagé, allez ! on ne m'attrappe pas ainsi.

—Et vous lui avez rendu la cassette ?

—Certainement... On est chrétien ou on ne l'est pas.

—Tant pis... Il importait beaucoup que cette cassette fût remise à la justice, et si nous ne parvenons pas...

En ce moment les cris redoublèrent du côté des falaises.

—En voilà un de pris ! criaient un marin ; tenez-le bien, vous autres, et ne vous effrayez pas de sa boxe anglaise, qui ne réussira guère contre des coups de poing bretons.

—Mais l'autre s'enfuit ! cria le père Clément ; alerte !... coupez-lui le chemin... Oh ! les maladroits ! Allons, mettez-vous à ses trousses... Quelle honte pour nous si cet Anglais nous fait la nique !

Colardeau, Marianne et Bidouret lui-même accoururent à leur tour. La bande venait de se partager en deux parties ; tandis que la première poursuivait le fuyard dans les roches, la seconde s'était emparée du complice, qui, voyant toute résistance inutile, n'essayait plus de résister.

Ce fut de celle-là que Colardeau et ses compagnons approchèrent. Deux douaniers avaient saisi l'inconnu au collet et le maintenaient avec vigueur, tandis que Clément demeurait prêt à réprimer toute velléité de révolte.

—Qui est cet homme ? demanda le docteur.

Le prisonnier jugea à propos de répondre lui-même avec cet accent d'ironie si connue de plusieurs des assistants :

—Eh bien, quoi ! Je suis Tom Sandons, employé de commerce en Angleterre ; je ne cherche pas à le nier.

—Oui, c'est Tom Sandons, dit Bidouret.

—C'est Tom Sandons, répéta Marianne.

—Ainsi, vous l'avouez ! s'écria Colardeau, vous êtes ce misérable qui a tenté d'assassiner le lieutenant d'Hercourt au phare de Plouharel et qui plus tard

—En effet, j'ai eu jadis une querelle avec ce jeune officier, qui avait porté la main sur moi, et j'ai voulu me défendre... En France, on ne me pendra pas pour ça, j'imagine, puisque l'on y pend plus.

—Mais on a d'autres châtiments pour les scélérats... Messieurs, fouillez cet homme, et remettez-moi le sac que Bidouret vient de lui restituer.

On s'empressa d'exécuter cet ordre, et Tom Sandons ne tenta pas de s'y opposer ; mais il n'avait sur lui que des objets insignifiants ; quant au sac et à la boîte d'acier, ils avaient disparu.

—Il les aura jetés à terre, avec l'espoir de revenir les chercher plus tard, s'écria Colardeau ; mes amis, aidez-moi à les retrouver.

Et tandis que Tom Sandons restait sous la garde des douaniers, Clément, Bidouret et Marianne suivirent Colardeau pour tâcher de découvrir le précieux sac.

Malgré l'obscurité, il n'était pas difficile de reconnaître où les fuyards avaient passé, car on distinguait encore leurs traces sur le sable humide. On put donc, pour ainsi dire, les suivre pas à pas depuis la Roche-Percée jusqu'aux falaises ; mais le sac ne se retrouva pas.

Colardeau fut frappé d'une idée.

—Imbécile que je suis ! murmura-t-il ; on n'a pu jeter au hasard une chose de si grande valeur, au risque de la perdre... Tom Sandons aura remis la cassette à son complice... Il faut que j'aille là-bas.

Puis se tournant vers les douaniers :

—Conduisez cet individu à la douane, dit-il, et gardez-le à vue avec le plus grand soin... Il essayera certainement de vous échapper.

—C'est bon, monsieur le docteur, répliqua Clément, je vous réponds du paroissien... En route !

On emmenait Tom Sandons, quand il dit avec arrogance :

—De quel droit m'arrête-t-on ? Quel magistrat a signé l'ordre ? Je suis sujet de la reine d'Angleterre, et il sera demandé compte...

—Bientôt vous comparaitrez devant un magistrat, monsieur, répliqua Colardeau froidement, et ce sera vous qui aurez à rendre compte des faits qu'on vous reproche.

—Nous verrons cela, dit Sandons en ricanant et en se mettant en marche au milieu de ses gardiens.

Il y avait dans ce rire quelque chose qui frappa Colardeau. Cependant la réflexion modifia son impression première.

—Allons donc ! reprit-il ; je rêve... Tous ces Anglais se ressemblent... A l'autre maintenant !

Il courut alors vers les échancrures de la falaise, qui formaient autant de petits défilés conduisant dans l'intérieur du pays. Il arriva bientôt, et ne tarda pas à rencontrer les gens qui avaient donné la chasse au fuyard. Ils erraient ça et là d'un air désorienté, et disaient avec consternation :

—Il a gagné la campagne... Comment l'attraper maintenant ?

—Nous l'attraperons, s'écria Colardeau avec énergie ; j'ai mon idée... Venez.

Et il s'enfonça avec son monde dans l'intérieur du pays.

D'autre part, tandis qu'on se rendait à Plouharel, Sandons ne prononça pas une parole, il se contentait d'écouter ce que l'on disait, et un sourire moqueur, presque de défi, se jouait sur ses lèvres.

Dans le village même, une circonstance particulière eût dû exciter l'intérêt de ceux qui escortaient le prisonnier. A la porte de M. Morin, juge de paix et unique magistrat du pays, stationnait une voiture de poste, attelée de deux chevaux, qui semblait arriver à l'instant, et on entendait dans l'intérieur de la maison des voix animées. Mais ce fait qui, en temps ordinaire, eût servi de prétexte à mille suppositions, resta inaperçu de la plupart des habitants et surtout du père Clément, fort préoccupé de la responsabilité qui pesait sur lui.

On entra dans la salle basse de la douane ; un douanier fut placé en faction à la porte, avec la consigne de ne laisser sortir qu'à bon escient. En attendant qu'on eût préparé un cabinet intérieur qui servait de cachot, on invita Tom Sandons à s'asseoir au coin du feu. Il obéit, et, tirant un porte-cigars de sa poche, il alluma un havane à un tison du foyer.

Pendant cette opération, son visage se trouva en pleine lumière et Marianne l'examina avec un soin particulier. Sandons s'empressa de se détourner de nouveau ; néanmoins, Marianne dit bas à Bidouret :

—Père ! est-ce bien là l'Anglais Tom Sandons ? Quoique je ne l'aie pas vu depuis longtemps, il me semble...

—Qui serait-ce donc ? répliqua Bidouret d'un air piqué ; je n'ai pas lâché la boîte avant d'avoir bien reconnu... Parce que tu es fine, prends-tu les autres pour des imbéciles ?

—Mais il n'a pas la boîte, et son compagnon peut-être... Enfin, la vérité se découvrira tôt ou tard.

On alluma une lampe et un douanier se disposait à conduire le prisonnier au cachot, quand on entendit un bruit de pas au dehors et un pourparler avec la sentinelle ; puis la porte s'ouvrit brusquement, plusieurs personnes entrèrent et une d'elles s'écria avec chaleur :

—Où est Tom Sandons ! Est-il vrai que Tom Sandons soit arrêté.

On ne répondit pas ; tous les yeux se fixaient sur les nouveaux venus et exprimaient l'étonnement, l'indécision, presque l'épouvante. Le lecteur comprendra ces sentiments quand il saura que la personne qui apparaissait ainsi tout à coup, accompagnée de M. Morin et du brigadier de gendarmerie, était le lieutenant Léopold d'Hercourt.

Léopold avait les traits pâles et fatigués ; ses vêtements d'uniforme semblaient avoir subi de rudes atteintes depuis le jour où il s'était embarqué pour le phare ; mais il était alerte, bien portant et ne paraissait avoir rien perdu de son énergie.

—M. d'Hercourt ! s'écria enfin Marianne en battant des mains ; est-ce Dieu possible ? Il n'est pas mort comme on le disait !

—J'en suis bien content, mon officier ! dit Bidouret.

—Et moi aussi ! s'écria le père Clément.

—Merci, mes amis, répliqua Léopold avec distraction : nous causerons tout à l'heure... Pour le moment, ces messieurs et moi, nous avons hâte de savoir...

Il saisit la lampe et l'approcha du visage du prisonnier, qui souriait toujours. Léopold, après l'avoir examiné attentivement, s'écria avec dépit :

—Ce n'est pas lui... Cependant, de par tous les diables ! on n'est pas aussi loin qu'on pourrait le croire du scélérat qui se fait appeler Tom Sandons.

—Non, ce n'est pas lui ! dit Marianne à son tour ; ce monsieur-là lui ressemble beaucoup, il est vrai ; mais on ne saurait s'y tromper... Père, comment avez-vous pu vous y laisser prendre ?

—Les bras m'en tombent ! répliqua Bidouret avec stupefaction ; je l'avais pourtant bien regardé... À présent, j'en conviens, je ne reconnais plus l'Anglais du phare.

—Mais alors, demanda le juge de paix Morin, qui est donc cet individu ?

—Je peux vous le dire, monsieur, répliqua d'Hercourt, je le reconnais parfaitement, quoique je ne l'aie vu de près qu'une fois... C'est Georges, l'ami, le confident et le secrétaire de lord Arthur Mac-Aulay, il ne le niera pas, la vérification étant des plus faciles.

Georges, car c'était lui, ne jugea pas à propos de se cacher plus longtemps.

—Je ne nierai rien, monsieur, répliqua-t-il avec effronterie. Mais alors vous pouvez attester que je suis sujet anglais et, comme aucune charge ne s'élève contre moi, je demande à être mis sur-le-champ en liberté... Quant au véritable Tom Sandons, ajouta-t-il de son ton moqueur, vous pouvez courir après lui maintenant ; il est hors de vos atteintes !

—C'est ce qui vous trompe, monsieur Georges, dit une voix nouvelle ; j'ai éventé votre infernale ruse ; si nous le voulons, dans quelques instants le véritable Tom Sandons sera en notre pouvoir pour répondre de toutes ses perfidies et de tous ses crimes.

En même temps, le docteur Colardeau, qui venait d'entrer, se jeta dans les bras de Léopold et le serra contre sa poitrine

avec effusion. Toutefois l'émotion des deux amis fut courte, les circonstances ne permettant pas de donner des explications ou de se livrer à des épanchements affectueux. Ils causèrent bas avec le juge de paix, qui reprit bientôt d'un ton d'autorité :

—Que l'on garde avec soin M. Georges dans la prison de la douane... Quant à vous, messieurs, et vous, mes braves gens, suivez-nous tous, car nous ne saurions être trop nombreux.

—Et où allons-nous, monsieur le juge ? demanda étourdiement Marianne.

—À la Maison-Grise... chez lord Arthur Mac-Aulay.

## III

## UN IVROGNE

Expliquons ici comment le lieutenant Léopold d'Hercourt non-seulement n'était pas mort, mais encore avait pu arriver si à propos au village de Plouharel.

On se souvient que Léopold, garrotté et bâillonné, avait été mis dans un canot, qui devait le transporter au navire anglais. Il s'attendait à être jeté à la mer, dès qu'on serait assez loin pour que les gens du phare ne pussent avoir connaissance de ce crime, heureusement il n'en fut rien, et le canot, après une courte traversée, atteignit le bâtiment dont il dépendait. Le pauvre lieutenant fut hissé à bord, porté dans une petite cabine, et on le laissa sans lumière, après l'avoir déposé sur une sorte de lit de camp.

Léopold se croyait complètement oublié quand la porte de sa cabine s'ouvrit ; un gros homme entra, une lanterne à la main. Cet homme portait le costume ordinaire des matelots anglais, bien qu'un mince galon de métal terni ornât le rebord de sa casquette ; sa figure, quand il se pencha sur l'officier français, était toute bourgeoise, par suite sans doute d'une habitude d'ivrognerie, mais elle paraissait plus brutale que méchante. Sans rien dire, il enleva le bâillon qui fatiguait si cruellement le prisonnier, et le débarrassa des cordes qui serrenaient ses jambes ; quant à celles des mains, il les laissa si lâches, qu'elles ne pouvaient plus causer de souffrance sérieuse.

D'Hercourt, soulagé par ce service inattendu, se souleva sur sa couche et employa tout ce qu'il savait d'anglais pour remercier son bienfaiteur. Peut-être qu'il ne le comprit pas, et le gros homme posa un doigt sur sa bouche, comme pour l'avertir que le silence était une nécessité. Il reprit sa lanterne ; mais, avant de se retirer, il alla chercher dans une armoire une bouteille et un verre ; puis, revenant vers l'officier, il lui dit laconiquement :

—Gin ?

Léopold accepta quelques gouttes de la mauvaise eau-de-vie qu'on lui offrait. Quand il eut bu, le gros homme remplit le verre jusqu'au bord, le vida d'un trait et sortit, en faisant signe au prisonnier qu'il pouvait dormir.

Réellement d'Hercourt était épuisé de fatigue ; et, malgré ses inquiétudes, malgré les sentiments de colère et les desirs de vengeance dont il était agité, il ne tarda pas à s'assoupir, bercé par le balancement régulier du navire.

Quand il s'éveilla le lendemain, il était grand jour ; un rayon lumineux pénétrait par un hublot dans l'intérieur de la cabine. Le navire s'était arrêté de nouveau et au bruit qui se faisait sur le pont, on devinait que l'équipage était occupé de quelque manœuvre particulière. Léopold eût bien voulu s'assurer de ce qui se passait, mais force lui fut d'attendre qu'on jugeât à propos de l'en instruire.

Il n'attendit pas longtemps, bientôt la porte s'ouvrit et le gros homme, sa casquette sur les yeux, entra brusquement.

—Bonjour, dit-il avec un accent britannique des plus prononcés ; ils sont partis et que le diable les brûle !... À présent nous pouvons avoir nos coudées franches.

Et il coupa les derniers liens qui attachaient d'Hercourt.



L'officier sauta à bas de sa couche, étira ses membres endoloris, et remerciait distraitement le marin, quand celui-ci l'interrompit :

— Vous devez avoir faim, dit-il, déjeunons.

Le lieutenant, en dépit de sa position, avait fort bon appétit. Quant à son hôte, à peine avait-il avalé quelques bouchées, qu'il se leva pour aller chercher dans l'armoire la bouteille de gin, et s'en versa un grand verre, qu'il vida. Il allait redoubler ; mais il s'arrêta tout à coup et, regardant Léopold, il dit avec colère :

Empêchez moi de boire, vous ; sinon je deviendrai comme une brute et vous verrez ce qui vous arrivera.

D'Hercourt ne se le fit pas dire deux fois. Il saisit la bouteille, l'ouvrit dans l'armoire, dont il serra la clef, puis revenant se mettre à table, il reprit gaiement :

— Soit ; puisque vous avez le bon esprit de vous défier de vous-même, vous vous contenterez d'ale pour ce matin... Ah ça ! qui donc êtes-vous ?

— Je devrais vous le cacher ; mais à présent qu'ils ne sont plus là . Je suis William Smith, le capitaine de... le capitaine de ce navire.

— Eh bien ! capitaine Smith, m'expliquerez-vous pourquoi je me trouve à votre bord et ce que l'on veut de moi ?

— Hum ! hum ! monsieur répliqua le marin en jetant autour de lui un regard embarrassé et en finissant par se verser un verre d'ale on ne vous voulait pas trop de bien, c'est sûr ; mais vous n'avez plus rien à craindre, je vous en réponds, pourvu . pourvu que je ne boive que de l'ale.

Et comme ces paroles redoublaient la curiosité de Léopold, Smith poursuivit :

— On prétend, monsieur, que quand je ne suis pas ivre, je suis un des plus habiles capitaines caboteurs de la Manche et réellement mon armateur en sait quelque chose... A certaines heures, tout marche merveilleusement ici et personne n'ose broncher ; mais il est d'autres moments... le diable emporte le gin et ceux qui l'ont inventé ! alors tout va à l'envers sur le pont et il y a certains vauriens qui font les cent coups. Lorsque la raison me revient, j'ai des envies de me jeter à la mer, comme un chien galeux, tant j'ai horreur de moi-même !

— Et c'est sans doute dans un moment où vous aviez un peu trop fêté le gin, capitaine Smith, que vous vous êtes associé aux scélérats qui m'ont conduit ici ?

— Vous pouvez le dire, monsieur, je ne savais pas trop de quoi il s'agissait ; mais Richard, mon second, vendrait son âme pour de l'argent... Il commande quand je ne suis plus en état de commander, et alors il me met parfois dans de cruels embarras.

— Ah ça, capitaine Smith, reprit d'Hercourt, comment, avec ces sentiments honnêtes et raisonnables, permettez-vous à votre second de s'engager dans une entreprise telle que celle d'hier au soir ? Cette affaire pourrait avoir de graves conséquences, non seulement pour vous, mais encore pour votre navire et pour votre équipage.

— C'est vrai, monsieur, c'est bien vrai, répliqua le marin avec tristesse ; malgré le crédit de celui qui nous pousse, nous nous trouverions dans le gâchis... On assure que le capitaine de l'*Anna* a été fort inquiété pour un fait de cette nature . Mais Richard s'était engagé... Pour moi, je n'avais jamais entendu que les choses dussent aller si loin. Hier au soir, quand ils sont revenus, après avoir malmené les gens du phare, la gravité du cas m'a dégrisé tout à coup et je me suis mis dans une grande colère.

— L'homme qui exerce sur vous et sur votre équipage une pareille tyrannie, n'est-il pas un misérable qui se fait appeler Tom Sandons et qui se dit voyageur du commerce ?

— Ton Sandons ! répéta Smith avec un rire moqueur.

— Oh ! je sais qu'il a un autre nom et un autre titre beaucoup plus sonores . . .

— Que vous connaissez ?

— Oui, le prétendu Tom Sandons, qui a déjà tenté de m'assassiner, n'est autre que lord Arthur MacAulay, pair d'Angleterre.

— Pair d'Angleterre, monsieur ! répliqua le capitaine Smith avec indignation, il ne l'est pas et ne le sera jamais, malgré les droits de sa naissance. La noblesse anglaise ne souffrira pas qu'un tel homme... Mais alors vous savez tout et vous comprenez quelle influence lord Arthur exerce sur nous autres ?

— Pas parfaitement, capitaine Smith, et je vous serai très obligé de m'expliquer pourquoi vous obéissez aveuglément à ce scélérat.

— Voici : la plupart des navires anglais caboteurs qui fréquentent cette côte et particulièrement le port de Z\*\*\*, viennent du comté de... en Ecosse, où se trouvent le château et les terres des seigneurs de MacAulay. Or, vous avez peut-être entendu dire combien, nous autres Écossais, nous demeurons attachés à nos traditions, à nos vieilles mœurs. Dans le comté où je suis né, on conserve un respect profond pour tous les membres de cette ancienne famille, et bien que sous la loi anglaise, ils ne puissent plus exorcer les mêmes droits qu'autrefois, on ne leur refuse, en aucune occasion, des marques de déférence, des preuves de soumission. Ainsi s'explique l'influence de lord Arthur sur la plupart des navires qui fréquentent cette côte. Déjà son père, le digne lord Edouard, était en relation avec tous les marins de son pays natal qui entraient dans les ports de Z\*\*\* ou de Plouharel, et peut-être était-ce pour avoir continuellement des nouvelles de ses propriétés qu'il avait choisi cette demeure triste et isolée au bord de la mer. Aussi, pas un capitaine écossais ne venait-il dans ces parages sans s'informer du vœux lord qui, de son côté, ne manquait pas au besoin de prêter assistance à ses compatriotes. Ces bons rapports, établis par le père, le fils a semblé vouloir les continuer ; mais, tandis que lord Edouard s'en servait pour le bien, lord Arthur ne s'en sert que pour le mal.

— Lord Arthur est décidément capable de tous les crimes ? demanda Léopold.

— Je ne dis pas cela, monsieur ; mais il a une réputation détestable, et je conviens qu'elle me paraît méritée.

— Voyons, capitaine Smith, apprenez-moi ce que vous savez de lord Arthur.

— Peu de chose, monsieur l'officier ; un pauvre marin comme moi n'a guère de relations avec des gens de si haute volée. J'ai entendu dire pourtant que le jeune lord, qui était fils unique, a donné de cruels soucis à ses parents. C'est une nature vicieuse, incorrigible, qui, dès l'enfance, manifesta les instincts les plus indomptables. Lord Arthur était encore à l'université qu'on parlait déjà de ses duels, de ses aventures scandaleuses. Les choses allèrent si loin que milady sa mère, une douce et sainte femme, en mourut de douleur, et que son père, accablé de chagrin et de honte, quitta l'Angleterre pour venir vivre dans un canton perdu de la Bretagne, où le spleen et le désespoir le minaient sans relâche. Vous connaissez sa fin ; mais je ne veux pas parler de cette mort, quoique des bruits aient couru à cet égard... Il est des crimes si affreux qu'on n'ose pas les croire possibles.

— Quant à lord Arthur, depuis plusieurs années, il n'a cessé de voyager sur le continent, tantôt ici et tantôt là, occupant toujours la renommée de ses folies, de ses excentricités, de ses débauches. Néanmoins, si méchant qu'il soit, il a auprès de lui quelqu'un de plus méchant encore, qui le pousse et l'encourage dans ses excès. C'est M. Georges, plein de fourberie et d'audace, qui connaît tous les secrets de son maître et en tire habilement profit. Il se ressemblent de la façon la plus étonnante et se plaisent souvent à s'habiller de la même manière. M. Georges sait, dit-on, imiter la voix et le geste de son patron, si bien qu'on les prend l'un pour l'autre et que l'on attribue à lord Arthur beaucoup de méfaits qui sont l'œuvre du confident... "

Léopold commençait à s'expliquer comment les passe-ports de lord Arthur étaient si bien en règle et comment, avec la connivence de son sosie, le noble Anglais avait pu se trouver à Venise et dans les environs de Plouharel.

— J'ai déjà eu l'occasion de constater la ressemblance sin-

guliéro dont vous parlez, reprit d'Hercourt ; mais n'étaient-ce pas le maître et le secrétaire qui se trouvaient hier au phare, la figure barbouillée de charbon, avec des gens de votre équipage ?

— Ah ! vous les avez reconnus ? Alors, il n'y a pas moyen de nier... M. Georges, en arrangeant l'affaire avec Richard, avait parlé d'un objet précieux que son maître avait autrefois oublié au phare et qu'il s'agissait de reprendre ; quelques bank-notes nous déciderent... Mais, de par tous les diables ! si j'avais pu deviner de quoi il tournait réellement, je me serais fait hacher plutôt que de compromettre à ce point mon navire et ma personne !

Pendant cette conversation, le capitaine Smith avait la bouche sèche, l'œil inquiet ; il s'agitait continuellement sur son siège. Enfin il n'y tint plus et dit avec embarras, en donnant à sa voix enrouée les intonations les plus caressantes :

— A présent un coup de gin, n'est-ce pas, monsieur l'officier !

— Non, non, répliqua d'Hercourt avec une autorité qui l'étonna lui-même ; je ne vous laisserai pas boire une goutte de gin, capitaine Smith, tant que nous serons ensemble... au risque d'être tué par vous au lieu d'être tué par quelqu'un de vos sacripans.

Smith se redressa ; un éclair de colère brilla dans ses yeux aux paupières rouges et éraillées ; mais cet éclair s'éteignit aussitôt et le marin sourit avec une bonhomie presque enfantine.

— Vous avez peut-être raison, continua-t-il, cependant personne n'ose me parler ainsi... Ces français sont des lurons tout de même... Le fait est que si je me laissais aller, hum ! même encore maintenant, les choses pourraient ne pas bien marcher pour vous.

Et il se versa de l'eau afin de tromper son appétit de gin.

— Ah ! ça, capitaine Smith, reprit d'Hercourt, que va-t-on faire de moi ?

— Me donnerez-vous un tout petit coup de gin, si je vous le dis ?

— Non, mille fois non.

— En ce cas vous ne saurez rien.

Vainement Léopold employa-t-il les prières et les menaces ; Smith ne voulut rien entendre. L'officier finit par se persuader qu'une mince dose de la liqueur convoitée ne pourrait avoir d'effet bien sensible pour un homme habitué de longue date à l'abus des boissons fortes ; il alla donc chercher la bouteille de gin et en versa quelques gouttes dans un verre.

L'océan n'eût pas été plus prompt à les absorber que le capitaine Smith à les faire disparaître. Puis il tendit prestement son verre :

— Encore, dit-il.

— Non, répliqua d'Hercourt ; tonnerre ! un Anglais a-t-il si peu de parole ?

Et il alla vers l'armoire.

Smith fut sur le point de s'élançer sur lui et de lui arracher la bouteille.

— Allons ! reprit-il avec effort, vous êtes tétu comme un Breton... Vous demandez ce l'on devait faire de vous ? Si l'on avait écouté certaines instructions, on vous eût lancé par-dessus bord, la nuit dernière.

Léopold ne put retenir une grimace.

— Et ce projet, capitaine Smith, demanda-t-il, a trouvé quelle opposition de votre part, j'imagine ?

— Vous pouvez le croire, monsieur ; et, si j'avais eu l'infamie d'y consentir, je n'aurais garde de tenir ma parole, maintenant qu'ils ne sont plus ici.

— Vous voulez dire lord Mac-Aulay et son Georges, n'est-ce pas ?

Le marin fit un signe affirmatif.

— Où donc les avez-vous mis à terre ? où allaient-ils ?

— Là-dessus, monsieur l'officier, vous me permettez de ne pas répondre... Mais les hommes de l'équipage prétendent que le lord et son secrétaire ont un rendez-vous, dans deux ou trois jours, avec les gens du phare au village de Plouharel.

— Quoi ! est-ce que ce lord aurait l'audace ?...

— Il a toujours l'audace d'accomplir ce qu'il a résolu, car il ne craint ni Dieu ni diable.

— En ce cas, il faut que je me trouve à Plouharel en même temps que lui.

— Ça, monsieur, reprit le capitaine en se redressant avec toute la gravité d'un ivrogne, c'est une autre affaire. Je ne souffrirai pas qu'on touche à un cheveu de votre tête, et tant que vous serez à mon bord, vous habiterez cette cabine, qui est la mienne. Le roosbeef, l'eau et le gin, ne vous manqueront pas. Mais... il faut en prendre votre parti, vous viendrez avec moi jusqu'à la côte de Belgique où je vous mettrai à terre, avec tous les égards possibles... Je m'y suis engagé et je tiendrai ma promesse.

— En Belgique ! Que voulez-vous que je fasse en Belgique, capitaine Smith ?

— Cela ne me regarde pas... Sans doute on désire vous empêcher d'être quelque autre part.

— Oui, oui, je comprends à merveille... Mais savez-vous, capitaine, que vous jouez gros jeu ? Partout où vous me débarquerez, en Belgique, en France, ou même en Angleterre, la première chose que je ferai sera de m'adresser aux autorités du pays et de demander l'acte de violence dont j'ai été l'objet... Or, savez-vous, capitaine, ce qu'il en résultera pour vous et pour votre monde ?

Smith s'agita sur son siège, regarda à droite et à gauche d'un air de malaise. Enfin, il dit brusquement :

— On prendra ses précautions... Et puis, voyez ! auriez-vous le cœur de mettre dans l'embarras des gens qui vous auraient bien traité, qui vous donneraient du gin à discrétion... si vous l'aimiez ?

— Aucun bon traitement ne me fera oublier l'attentat commis contre moi, aucune considération ne m'empêchera d'en demander justice à la première occasion... Je suis officier français, et nulle part cette justice ne peut m'être refusée.

Smith poussa un effroyable juron, se leva et fit deux ou trois tours dans la cabine. Enfin, il vint reprendre sa place et dit d'un ton radouci :

— Il ne faudrait pas que Richard vous entendit parler de cette manière... Tenez, j'ai un arrangement à vous proposer, et si vous voulez m'accorder un verre de gin, nous nous mettrons d'accord.

Cette fois, d'Hercourt céda sans trop de difficultés et versa à l'ivrogne une ration de liqueur un peu plus copieuse que ne le permettait sa conscience. Smith vida le verre d'un trait, selon son habitude.

— Ecoutez, reprit-il avec rondeur, dans quelques heures, nous allons passer devant l'île de Jersey. Je vous enverrai à terre et de là il vous sera facile de gagner Granville par le paquebot. A Granville, vous êtes pour ainsi dire chez vous, et vous pourrez, par les chemins de fer, vous rendre en très peu de temps à Plouharel, à Z\*\*\*, enfin où vous voudrez... Eh bien, je vous déposerai à Jersey en passant, mais à une condition...

— Laquelle ? demanda d'Hercourt.

— Vous allez me donner votre parole d'homme d'honneur et de militaire, qu'une fois à terre vous ne porterez plainte ni contre moi, ni contre mon équipage, ni même contre les personnes qui vous ont conduit à mon bord malgré vous.

— J'y consens volontiers, capitaine Smith, en ce qui vous concerne votre équipage, car, malgré votre déplorable défaut, vous êtes un honnête homme... Mais pour Dieu ! quel intérêt avez-vous à ménager ainsi lord Arthur et son ami Georges ?

Smith, par un mouvement impétueux, saisit la main de d'Hercourt et la serra vigoureusement.

— Ah ! monsieur, dit-il avec une émotion contenue, ça fait plaisir de vous entendre dire que je suis un honnête homme... Je vous le répète, il y a des moments où j'ai horreur de moi-même... Quant à ceux dont vous parlez, je ne saurais les abandonner, si peu qu'ils vaillent. J'ai eu tort de m'associer avec eux, j'en conviens ; mais, puisque le mal est fait, je leur tiendrai parole.

—C'est convenu, reprit Léopold après une minute de réflexion, je promets, en quelque endroit que vous me débarquiez, de ne pas porter plainte à raison des événements accomplis au phare de Plouharel et à raison de ma captivité présente. Cependant, capitaine Smith, si j'étais sur la trace de plusieurs crimes commis par lord Arthur et son complice, en dehors des événements actuels, ne conserverai-je pas mon droit d'en poursuivre le châtement ?

—Oh ! pour cela vous aurez toute franchise... Mais vraiment, ajouta Smith en baissant la voix, le jeune lord, en dépit de sa haute noblesse, s'est-il rendu coupable des crimes que vous dites ?

—Déjà, quand il portait le nom de Tom Sandons, il a essayé de m'assassiner... Et ce n'est rien encore... J'ai des motifs de croire que le bon vieux lord, que l'on aimait et que l'on estimait tant, aussi bien dans son pays qu'en Bretagne, a été lâchement assassiné par son propre fils.

—On la dit, s'écria le marin ; mais avez-vous la preuve de cela ?

—Cette preuve je suis sur le point de la saisir, et, comme elle sera éclatante, décisive, comme elle ne peut manquer de faire tomber sur le pariaide une punition méritée, lord Arthur me la dispute avec acharnement... Voilà pourquoi il s'est trouvé, hier au soir, au phare de Plouharel, et il n'a peut-être pas tenu à lui que je ne périsse dans cette rencontre.

—Vous allez être libre, reprit Smith, je vous déposerai à Jersey et peut-être arriverez-vous à temps... Pauvre vieux lord ! il avait été le bienfaiteur de mon grand-père au temps de la guerre d'Amérique et j'ai entendu dire...

En ce moment, la porte de la cabine s'entr'ouvrit doucement ; une figure maigre et ridée, aux cheveux rouges, aux yeux de fouine, passa dans l'ouverture avec circonspection. Cette figure appartenait à Richard, le second du navire, qui venait sans doute reconnaître dans quel état pouvait être le capitaine. En voyant Smith tranquillement attablé avec le prisonnier, il comprit que sa présence était importune et voulut s'esquiver ; il n'en eut pas le temps.

—Que venez-vous faire ici, maître Richard ? s'écria Smith. Mille peaux du diable ! oseriez-vous m'espionner ? Allez à votre devoir, monsieur, et si vous montrez encore votre face de singe...

—Pardon, capitaine, répliqua Richard d'un ton de soumission où perçait néanmoins la raillerie ; je suis venu pour affaire de service... Nous sommes en vue de Jersey, monsieur, et le vent a tourné sud-sud-ouest.

—C'est bon... Dites qu'on arme la balcinère et que tout soit prêt pour qu'elle prenne la mer quand je le commanderai.

Richard, étonné, parut vouloir faire quelque objection à cet ordre, mais un geste énergique de son chef lui coupa la parole et il s'éloigna en grommelant.

—Il croyait me trouver sous la table, reprit le capitaine avec un sourire amer, et Dieu sait alors ce qu'il serait advenu de vous... En attendant que la barque soit prête, monsieur l'officier, voulez-vous prendre un peu l'air sur le pont avec moi ?

Léopold accepta ; Smith lui offrit des cigares, puis alla chercher un revolver, qu'il lui présenta en disant :

—Gardez ceci... ce sera une bonne précaution quand vous serez dans la barque... Rien ne maintient un vaurien de matelot comme la vue de cet instrument-là.

D'Hercourt remercia et mit le revolver dans sa poche ; comme on allait sortir, Smith reprit d'un ton câlin :

—Voyons, monsieur l'officier, à présent que j'ai fait tout ce que vous voulez, ne me permettez-vous pas une goutte de...

—Rien, capitaine Smith, répliqua d'Hercourt d'un ton péremptoire ; j'ai maintenant auprès de moi un homme loyal et intelligent, je ne me soucie pas d'y avoir autre chose.

Léopold et le capitaine Smith se promènèrent sur la dunette. Les matelots les observaient toujours du coin de l'œil, et ne paraissaient rien comprendre à ce qui se passait. L'un d'eux s'étant trop rapproché de l'arrière, peut-être pour saisir au vol

quelques mots de la conversation, reçut du capitaine une verte rebuffade qui le renvoya, confus et l'oreille basse, au milieu de ses camarades.

—Hum ! dit-il à Richard, il s'agit de gouverner droit aujourd'hui. Le vieux loup de mer n'a pas bu son coup du matin et il va nous rendre la vie dure.

Ce ne sera peut-être pas long, répliqua Richard en clignant des yeux ; patience !

Néanmoins une demi-heure se passa encore, sans que Smith parut songer à autre chose qu'à faire à son hôtes les honneurs du navire. Pendant ce temps, on s'était approché de Jersey et on ne se trouvait plus qu'à une demi-lieue de la côte. Bientôt le capitaine commanda de mettre le navire "en panne" c'est-à-dire, dans une position telle que les voiles, se neutralisant l'une l'autre, il demeurât à peu près immobile. Cette manœuvre achevée, on lança à la mer une barque où prirent place cinq matelots. Richard s'approcha du capitaine et lui dit humblement :

—Je ne savais pas que vous eussiez l'intention d'atterrir à Jersey, monsieur... Quels sont les ordres ?

—La balcinère va conduire M. l'officier français que voici dans le port de Jersey, après quoi elle se hâtera de revenir et nous ferons route... Qu'on ne perde pas de temps.

—Capitaine, répliqua le second en baissant la voix, vous avez peut-être oublié...

Je n'oublie rien. Triple tonnerre ! va-t-on m'obéir ? Et il fit un geste si menaçant que Richard battit en retraite aussitôt.

Quoique ce dialogue eût eu lieu en anglais, Léopold en avait parfaitement compris le sens. Smith lui dit avec douceur :

Allons ! monsieur, il faut nous séparer et puissiez-vous ne pas emporter trop mauvaise idée d'un homme... bien malheureux !

Non seulement je n'emporte aucune mauvaise idée de vous, capitaine Smith, répliqua Léopold, mais encore j'éprouve une profonde pitié en raison du vice fatal contre lequel je vous vois vous débattre. Laissez-moi espérer que votre énergie volontée vous le fera surmonter et que si nous nous revoyons un jour...

—Nous ne nous reverrons jamais, interrompit Smith brusquement, et je ne me corrigerai pas... Il est trop tard, et des que vous allez être parti... aussi oubliez-moi... Je mourrai misérablement ou dévoré par la flamme qui me brûle la poitrine, ou noyé comme un rat dans un naufrage... Oubliez-moi donc, je vous le répète, et... adieu.

On déposa d'Hercourt à terre et, pendant qu'il remplissait auprès des autorités anglaises les formalités ordinaires, on s'empessa de regagner le large. Mais déjà Smith avait quitté son poste et on pouvait facilement deviner ce qu'il était devenu. Dès qu'il avait vu son protégé en lieu sûr, son vice fatal s'était réveillé et, au moment où le navire se remit en marche, ce n'était plus le capitaine qui commandait la manœuvre ; il gisait déjà, comme une masse inerte, dans un coin de sa cabine.

Quoi qu'il en fût, d'Hercourt, après quelques heures de séjour à Jersey, trouva le moyen de se rendre à Gr-nville ; et nous savons comment il avait pu arriver à Plouharel, le soir où Georges venait d'être arrêté par les douaniers et les marins au lieu du prétendu Tom Sandons.

#### IV

#### UN VERSET DE L'APOCALYPSE

Pendant que se passaient sur la grève les événements que nous avons racontés, Patrick était seul dans le salon de la Maison-Grise. Une lampe, garnie d'un abat-jour, éclairait de sa lueur triste une foule d'objets qui avaient appartenu au vieux lord et qui vivaient continuellement les souvenirs du fidèle serviteur.

Patrick était assis sur un siège bas, selon son habitude, quand il se trouvait dans l'appartement particulier du défunt, et il ne songeait pas à occuper ses mains par quelque travail puéril, comme il avait en présence des indifférents ou des personnes dont il avait motif de se défier. La tête penchée sur sa poitrine, il réfléchissait.

Bientôt une agitation fiévreuse remplaça sa morne rêverie, et, fixant les yeux sur un grand fauteuil vide, où il avait vu bien des fois le vieux lord Mac-Aulay, il dit à demi-voix, comme en proie à une hallucination :

—Oui, oui, mylord, mon maître, votre mort sera vengée ; mais vous ne voulez pas certainement que le noble sang du dernier des Mac-Aulay soit répandu au moyen de cette hideuse machine dont les Français font usage envers les scélérats, car votre nom illustre serait flétri à jamais !... Alors, maître, comment m'y prendre ? Inspirez-moi... Apprenez-moi votre volonté par un signe... Si votre misérable héritier et assassin est pris en flagrant délit de quelque un de ces crimes qu'il accomplit avec tant d'audace, il n'échappera pas à l'ignoble châtiement réservé dans ce pays aux criminels de toute condition... Un signe, maître ! un signe, au nom du ciel !

Il regarda autour de lui avec égarement et écouta. Tout restait immobile et silencieux ; seulement la brise de mer jouait avec une girouette rouillée au haut du toit. Patrick allait retomber dans ses méditations, quand une porte claqua au fond du jardin, puis un pas précipité fit crier le sable des allées, en même temps que de faibles clameurs s'élevaient dans l'éloignement. Une minute plus tard, un homme haletant, sans chapeau, s'élançait dans la salle et tombait épuisé sur un siège. C'était lord Arthur Mac-Aulay.

Il avait couru si vite qu'il parut d'abord incapable de parler. Patrick, debout, observait avec un intérêt étrange chacun de ses mouvements. Lord Arthur dit enfin d'une voix entre-coupée :

—Mon cheval ! Patrick ; mon cheval est-il prêt ?

—Barney a dû le seller, mylord... Mais n'attendez-vous pas M. Georges ?

—L'imbécile s'est laissé prendre par ces gens de Plouharel, qui nous ont tendu un piège... Fiez-vous donc aux serments de ces bretons dévots !... On m'a poursuivi jusque dans les environs de la maison, mais comme on ne sait pas que j'y demeure, on ne viendra pas me rattraper ici... J'ai néanmoins hâte de partir.

Et il se leva.

—Avez-vous la certitude, mylord, que votre Georges ne vous trahira pas ? D'ailleurs, qui vous dit que l'on ne sait pas déjà votre présence ici ? Ce matin, le docteur Colardeau paraissait concevoir de violents soupçons... Et puis, lord Arthur, ne craignez-vous pas que la justice de Dieu ne se lasse à la fin et qu'à force d'entasser victimes sur victimes...

—Bon ! interrompit Mac-Aulay, allez-vous prêcher comme un ministre de paroisse devant la congrégation assemblée le dimanche ? Laissez-moi en paix, bonhomme !... Quant à Georges, pourquoi me trahirait-il ? Son intérêt est de me donner le temps de fuir ; à moins... Eh ! eh ! il serait plaisant qu'on le prit pour le véritable Tom Sandons, vu la ressemblance qui existe entre nous !

Il poussa un éclat de rire qui, dans cet endroit sanctifié par les souvenirs du défunt, produisit sur Patrick l'effet d'un sacrilège. Lord Arthur poursuivit :

—Réellement ce maudit Colardeau était de la bande des gens qui m'ont donné la chasse ; mais Verville seul pourrait fournir des renseignements positifs et je ne crains rien de ce côté... D'autre part, je suis bien fort maintenant que j'ai recouvert l'objet oublié si imprudemment au phare... Il n'y a plus de preuves contre moi pour la seule action que j'ai bien à cœur de cacher.

Il prit dans sa poche la boîte d'acier dont nous avons parlé tant de fois, l'ouvrit en poussant un ressort et en tira un énorme diamant, imparfaitement taillé, mais qui lançait mille feux à la lueur de la lampe. Il y avait aussi dans la cassette

plusieurs vieilles lettres, qu'il inspecta rapidement et qu'il se mit à déchirer en morceaux imperceptibles.

—Je ne sais pas, murmura-t-il, pourquoi il conservait ces vieux chiffons qui ont rapport à certains secrets de famille... Quant à ce diamant, sa valeur est considérable, et je ne dédaigne pas cette portion de mon héritage.

—Ces lettres, répliqua Patrick d'une voix sombre, j'ai vu bien souvent mon pauvre maître pleurer en les relisant. Elles contenaient certains aveux signés de vous dans votre jeunesse et qui pouvaient déjà faire prévoir...

—Assez ! je vous ordonne de vous taire.

—Pourriez-vous de même imposer silence à votre conscience, mylord !... Pour ce qui est du diamant, l'Œil de Vichnou, il porte malheur, vous le savez, à ceux qui le possèdent, et ils meurent tous d'une manière tragique.

—Je ne suis pas superstitieux, néanmoins je vais le vendre à quelque marchand de diamants... Mais, voyons ! je veux partir, Georges ne viendra pas maintenant, et ma foi ! qu'il s'arrange... Barney seul m'accompagnera.

Il allait sortir et Patrick le suivait d'un air irrésolu, quand des clameurs nouvelles se firent entendre dans la campagne, en même temps que l'on sonnait à la grille de la cour et que l'on frappait sans relâche à la porte du jardin.

—Il est trop tard, dit Patrick ; on vous aura vu entrer dans la maison et on en garde les issues.

—C'est là, je gage, un tour de ce maudit Colardeau... Croyez-vous, Patrick, qu'on puisse voir cette lumière du dehors ?

—Les volets sont clos et les doubles rideaux rabattus sur les fenêtres.

—Alors quand ils auront bien crié, ils se retireront... Mais pourquoi ne monterais-je pas à cheval ! Vous ouvrirez la porte et m'élançant au milieu d'eux à l'improviste, je passerai avant qu'ils aient pu tenter de m'arrêter.

—Il n'y faut pas penser ; ils connaissent certainement votre présence ici et ils ont déjà envahi le jardin.

En effet, les clameurs s'élevaient maintenant près de la maison. Bientôt on frappa à la porte d'entrée, et quelqu'un cria :

—Ouvrez, au nom de la loi !

Lord Arthur, à travers les persiennes, jeta un regard dans le jardin, dont une trentaine de personnes, marins, douaniers et gendarmes occupaient les avenues.

—Du diable si je n'ai pas tout le pays à mes trousses ! dit-il avec un mélange de colère et de moquerie, voyons ! Patrick, n'existe-t-il pas ici quelque issue secrète, quelque cachette inconnue ?

—Rien, répliqua Patrick d'un ton solennel, mylord, l'heure a sonné... la justice divine et la justice humaine ne veulent plus attendre.

—Ridicule phraseur !... Mais ils ont beau être nombreux, je ne me rendrai pas avant d'en avoir étendu quelques-uns sur le carreau.

En même temps apparut dans la main du lord une lame longue et mince, qui jeta un reflet bleuâtre. Patrick la regarda sans pâlir.

—Je sais à quel usage vous employez cette arme, mylord ; mais votre résistance servirait seulement à rendre plus terrible le compte qui vous sera demandé... Vous ne pouvez échapper... et pourtant je ne dois pas souffrir que le sang de mon maître, des illustres Mac-Aulay, coule sur un échafaud de France !

—Alors aidez-moi, sermonneur éternel ! s'écria lord Arthur avec violence. Nous passerons sur le ventre à ces coquins... Tenez, ils essayent d'enfoncer la porte de la maison.

—Elle est solide, et celle de cet appartement pourra aussi résister... Nous avons du temps devant nous.

Il se leva, ferma la porte de la salle et en retira la clef.

—Ah ! ça que voulez-vous faire ? demanda lord Arthur.

Pour toute réponse, Patrick alla s'asseoir et cette fois dans le fauteuil que son maître défunt avait occupé si souvent.

—Mylord, reprit-il lentement, vous avez encore quelques moments afin d'examiner votre conscience et de vous réconcilier avec Dieu. Dans cette demeure de feu mon honoré maître un retour sur le passé ne vous sera pas difficile... Regardez ce portrait (et il désignait une belle peinture placée en face du bureau) c'est celui de votre mère, que vous avez fait mourir de douleur et de honte...

—Mille démons ! allez-vous finir ?

Et il frappa du pied avec violence.

—Ne vous excusez pas, mauvais fils, et priez pour que Dieu vous soit miséricordieux... Après un pareil crime que sont tous les autres ? Cependant que vous avais-je fait, moi, serviteur fidèle de votre famille ? Et M. d'Her court, ce bon et honnête jeune homme, qui a disparu d'une manière si incompréhensible, que vous aviez-il fait ?

—Oh ! pour celui-là, il reviendra... peut-être, reprit Mac-Aulay avec un mouvement de fureur ; mais écoutez... N'ont-ils pas pénétré déjà dans la maison ?

Le fracas, en effet, redoublait au dehors, il semblait que la porte fût sur le point de céder.

Patrick demeura immobile.

—Ils n'entreront pas avant que l'œuvre soit terminée, reprit-il d'un ton austère : profitez, mylord, du répit qui vous est laissé pour prier, pour pleurer, pour regretter vos fautes.

—En finirez-vous, insupportable idiot !... Cherchons un moyen de sortir d'ici au plus vite.

Patrick resta grave et solennel.

—Mylord, reprit-il, j'ai imploré un signe d'en haut pour me diriger ; ce signe n'est pas venu... Je vais encore consulter la Bible de votre père... Jehovah et les morts répondront peut-être par les textes sacrés !

Il prit le livre noir sur le bureau et l'ouvrit au hasard. A peine en eut-il parcouru quelques mots qu'il s'écria avec exaltation :

—C'est le signe !... Le signe attendu !... prétez l'oreille.

Et il lut tout haut :

—“... L'Esprit dit aux églises : Je donnerai à manger aux victorieux de la manne cachée et une pierre blanche... APOCALYPSE, chap. II, verset 17.”

—Le *riche-riche*, c'est vous ! ajouta-t-il avec exaltation : la manne cachée, c'est votre repentir ; la *pierre blanche*, je sais ce qu'elle indique l'Écriture-Sainte... Le signe est apparu, vous dis-je.

Pendant cette conversation, le bruit devenait assourdissant. La porte extérieure ayant enfin cédé, les gens de Plouharel pénétraient en tumulte dans la maison. Sans doute ils avaient aperçu de la lumière à travers les fentes, car ils s'arrêtèrent devant la porte du salon et se mirent de nouveau à frapper avec violence, en sommant d'ouvrir au nom de la loi.

Patrick ne semblait pas s'en apercevoir, mais lord Arthur était dans un état d'agitation inexprimable :

—Dieu me damne, s'écria-t-il, vous êtes complètement fou, comme on l'assure ! Que n'importe et “ la manne cachée ” et “ la pierre blanche ” et tout ce fatras !... Les gens de justice nous assiègent, et nous n'avons pas encore trouvé un plan d'évasion ou de résistance... Occupez-les, essayez de parler avec eux à travers la porte, pendant que je sauterai par la fenêtre. Je renverserai, je tuerai ceux qui se rencontreront sur mon passage...

—N'y songez pas, mylord, dit Patrick en se levant : c'était un signe, je vous le répète, et les décrets d'en haut s'accompliront !

Lord Arthur allait et venait dans la salle, comme le lion dans sa cage. Patrick le suivit un moment des yeux et, voyant sur la table le gros diamant que le lord y avait déposé par distraction, il s'en empara furtivement.

Tout à coup cet homme, en apparence si froid et si lourd, s'élança sur Mac-Aulay à l'improviste, lui enfonça le diamant dans la bouche et le saisissant vigoureusement à la gorge, fit glisser la pierre précieuse dans la trachée-artère pour l'étrangler.

Le lord, surpris, essaya de résister ; mais il ne put se soustraire aux étreintes de son adversaire, dont les forces étaient subitement triplées comme par un pouvoir surnaturel. Il se tordait d'une manière convulsive, et murmurait d'une voix haletante :

—Brigand... misérable... je te tuerai !

En se débattant, ils tombèrent tous les deux ; mais Patrick ne lâchait pas prise. Toujours sa main serrait la gorge du lord pour pousser le diamant vers l'organe de la respiration. Arthur tenta de chercher son stylet dans ses vêtements ; ne pouvant y réussir, il enfonça ses doigts crispés dans la chair de Patrick. Le bruit de cette lutte redoublait l'ardeur de ceux qui attaquaient la porte et qui se croyaient certains du succès de leur entreprise.

Le combat corps à corps se prolongea ainsi pendant un instant. Enfin, la résistance de Mac-Aulay diminua d'une manière visible : il se tortait bien encore sur le plancher, mais il ne songeait plus à l'attaque. Ses cris étaient faibles, inarticulés, d'un caractère étrange ; évidemment la respiration ne se faisait plus, l'asphyxie venait. Néanmoins une main robuste ne cessait de lui comprimer la gorge, afin de prévenir quelque effort désespéré de la nature, et Patrick disait avec une tranquillité inexplicable :

—Repentez-vous, mylord... Songez à votre père, à votre mère... Songez à Dieu !

Cette exhortation pieuse n'eut d'autre résultat que de produire chez Mac-Aulay une convulsion suprême et terrible. Il se souleva, entraînant son adversaire, et parvint à détacher la main qui lui serrait le cou comme un collier de fer. Ce succès venait trop tard ; déjà le diamant était engagé profondément dans le larynx et rien ne pouvait plus l'en arracher. Arthur tomba aussitôt, battant le plancher des pieds et de la tête, puis une espèce de râle s'échappa de sa poitrine et il n'éprouva que des palpitations ou de légers frémissements.

L'action de Patrick était désormais inutile, la mort n'avait plus besoin d'aide. Patrick, penché sur le mourant, observait avec un sang-froid extraordinaire ses traits décomposés, et sans s'inquiéter des bruits et des clameurs du dehors, il disait à demi-voix :

—L'exécute les arrêts de la justice divine... Cette fin n'est pas indigne d'un Mac-Aulay... Celui-ci échappe à l'infâme échafaud, et l'instrument de mort est un diamant d'un prix inestimable... “ la pierre blanche ” du livre sacré !

En ce moment, la porte tomba sous les leviers et les marteaux ; la troupe de marins, de douaniers et de gendarmes, au milieu desquels se trouvaient d'Her court, Colardeau et Morin, se précipita dans la salle.

Patrick se leva et dit avec une vanité presque puérile :

—Mylord n'a pas voulu que vous vous empariez de son beau diamant de famille... Il a essayé de l'avaler et s'est étranglé en l'avalant.

Après cette explication, il alla s'asseoir dans un coin, et, ouvrant la Bible de son maître, il se mit à tout bas.

La plupart des habitants connaissaient trop bien les habitudes de Patrick pour s'en étonner. On entourait lord Arthur, qui, étendu sur le dos au milieu de la salle, n'avait plus aucun mouvement. D'Her court saisit la lampe et éclaira le visage crispé du cadavre.

—Cette fois c'est bien Tom Sandons que j'ai vu ce soir à la Roche-Percée ! s'écria Bidouret.

—Oui, oui, il n'y a pas à s'y tromper, dit à son tour Marianne, qui avait trouvé moyen de se glisser jusque-là, et Jean Canté le reconnaît comme moi.

—C'est, en effet, l'aventurier Tom Sandons, s'écria Léopold d'Her court, mais c'est aussi lord Arthur Mac-Aulay, le maître de cette maison.

Au son de cette voix, Patrick avait tressailli et s'était retourné. En reconnaissant le jeune officier, un sentiment de surprise et de satisfaction se peignit sur ses traits rigides ; il se contenta pourtant d'adresser à Léopold un signe de tête et reprit sa lecture.

Colardeau, par instinct professionnel, s'était agenouillé devant le corps et s'efforçait de le rappeler à la vie.

—J'affirme, dit-il, que c'est bien là lord Arthur Mac-Aulay que j'ai vu récemment à Paris... Mais le témoignage de Patrick sera décisif dans cette affaire.

—Parlez, monsieur Patrick, dit le juge de paix, je vous y invite au nom de la loi.

Patrick se leva avec sa gravité habituelle, et, étendant au-dessus du cadavre la Bible qu'il tenait à la main, il répliqua :

—J'en atteste ce livre sacré, c'est bien là le dernier des Mac-Aulay.

Comme il allait se rasseoir, il vit le docteur tenter d'ouvrir les mâchoires convulsivement serrées d'Arthur

—Peut-être ! dit-il enfin ; ma foi ! comme le temps presse, il n'y a plus à hésiter... Essayons de la trachéotomie.

Il étala sur la table une trousse qu'il portait toujours avec lui, choisit un scalpel, qu'il repassa rapidement sur sa main, puis, remettant la lampe à un des assistants, il s'agenouilla de nouveau auprès de lord Arthur.

Le silence était devenu tel que, malgré le nombre considérable qui se pressaient dans la salle, on eût entendu le bourdonnement d'un moucheron.

Colardeau, après avoir tâté l'endroit où il devait opérer, donna avec prestesse un coup de scalpel. Aussitôt, on vit tomber dans sa main, avec quelques gouttes de sang noir et épais, l'énorme diamant, qui projetait encore des feux merveilleux.



Empêchez-moi de boire, dit le capitaine Smith.....

—Ne serait-il pas mort ? demanda-t-il avec une sorte d'effroi.

—Je ne sais, répondit Colardeau, il m'a semblé... Oh ! si je pouvais extraire le corps étranger qui a déterminé l'asphyxie !... Aidez-moi donc, vous autres !

Il ne fallut pas moins de deux personnes pour desserrer les dents du lord. Toutefois, ce fut en vain que Colardeau voulut saisir le diamant entre ses doigts et il dut y renoncer. En revanche, au moment où l'on reposait avec précaution la tête sur le plancher, le corps eut un tressaillement fort appréciable.

—Il vit encore ! s'écria un des assistants.

Il se fit un profond silence ; le docteur étudiait attentivement la face convulsée de Mac-Aulay.

On put croire d'abord que l'opération avait complètement réussi. Lord Mac-Aulay éprouva un nouveau tressaillement, ses paupières battirent ; mais ce fut tout. Bientôt l'immobilité revint et, malgré les soins intelligents de Colardeau, elle devait être éternelle. Le docteur se releva.

—C'est fini ! murmura-t-il.

Patrick respira et un sourire de triomphe effleura ses lèvres.

Le juge de paix Morin ne tarda pas à congédier toutes les personnes dont la présence était inutile et ne garda auprès de lui que d'Hercourt et Colardeau. Il s'agissait de procéder à l'interrogatoire de Patrick et de dresser procès-verbal des événements de la soirée. Patrick se contenta de répéter tranquillement que le jeune lord était rentré avec la cassette d'acier ;

que se voyant serré de près et ne voulant pas laisser tomber le beau diamant, *l'œil de Vichnou*, au pouvoir de ses adversaires, il l'avait mis dans sa bouche, et qu'alors, soit par mégarde, soit autrement, il l'avait avalé.

—Hum ! dit le docteur avec un sourire narquois, on l'a peut-être bien aidé un peu, car cette pierre précieuse était incrustée d'une manière diablement solide dans le larynx... Maître Patrick, comme le Caleb Ulbadistone, de la *Piancée*, vous avez voulu sauver l'honneur de la famille de votre maître.

—Dieu sait tout ! répliqua Patrick laconiquement ; les signes n'étaient pas menteurs.

Et, reprenant sa Bible, il sembla ne vouloir plus répondre à aucune question.

Les écritures terminées, le juge de paix invita Patrick à se retirer dans sa chambre, apposa les scellés sur toutes pièces de la maison et partit en compagnie de d'Hercourt et de Colardeau.

La nuit allait finir et les premières lueurs de l'aurore se montraient déjà du côté de l'orient. En retournant à Plouharel, Morin dit à ses compagnons :

—La mort d'Arthur Mac-Aulay, dont l'identité avec l'aventurier Tom Sandons est maintenant incontestable, va sans doute couper court à toute poursuite ; et cela s'accorde à merveille, lieutenant d'Hercourt, avec votre refus obstiné de donner des éclaircissements sur ce qui vous est arrivé depuis les derniers événements du Phare-Neuf. En présence de ce refus, nous ne trouvons plus dans cette affaire que des suppositions vagues, des obscurités. Patrick ne veut rien dire ; d'ailleurs, il passe pour être complètement fou et son témoignage ne saurait avoir grande valeur.

— Nous ne tirerons rien non plus de cet aigrefin de Georges, qui a tout intérêt à laisser dans l'ombre les affaires de son maître. Sans doute il a prit une large part aux crimes de lord Arthur ; mais les preuves nous manquent et, en l'absence de toute charge positive, nous allons être dans la nécessité de rendre un arrêt de non-lieu contre cet intrigant... Ensuite, peut-être est-il bon pour tout le monde que cette odieuse affaire soit assoupie au plus vite, puisque le principal coupable a reçu son châtiement."

Morin, épuisé de fatigue, rentra chez lui. Pendant que le docteur et Léopold se dirigeaient, de leur côté, vers leur demeure commune, Colardeau dit au lieutenant :

—En votre absence, mon cher d'Hercourt, il s'est passé toute une série de faits dont le magistrat Morin n'a pas connaissance. Il s'agit de la part active que votre ancien tuteur, M. de Verville, a prise dans ces ténébreuses intrigues. J'attends ici demain l'avoué Blérot, qui a lui-même des révélations à vous faire. Nous examinerons à nous trois s'il ne conviendrait pas de demander à M. de Verville compte de certaines infamies qu'il a commises ou que l'on soupçonne.

## V

### LE SECRET DE M. DE VERVILLE.

Le lendemain M. de Verville reçut la lettre suivante :

" Monsieur,

" Je vous serai fort obligé de vous rendre ce soir chez moi où M. Léopold d'Hercourt et M. Blérot, avoué, se trouveront également. Je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'il s'agit d'une affaire de la plus haute importance et qui n'admet aucun retard. J'ai l'honneur de vous saluer.

" COLARDEAU D. M. P. "

Verville semblait atterré. Il demeurait immobile, sa lettre à la main, le regard perdu dans le vague.

—Eh bien, mon ami, demanda timidement Nathalie, M. d'Hercourt...

—Il ne viendra pas aujourd'hui.

—Alors peut-on savoir le motif...

Verville ne répondait pas.

—Soit ! reprit-il enfin avec brusquerie ; j'irai ce soir chez Colardeau ; ils y seront tous et nous nous entendrons, j'en suis sûr... Ayez l'esprit en repos, que diable ! puisque je vous dis que tout s'arrangera.

Il sortit précipitamment et courut s'enfermer dans sa chambre, où on l'entendit s'agiter le reste de la journée.

Demeurée seule avec madame Hubert, Nathalie dit avec tristesse :

—J'ai peur, ma mère, que mon mari ne soit engagé dans quelque affaire fâcheuse, et peut-être mon intervention lui serait-elle utile.

—Mon Dieu ! mon enfant, que veux-tu faire au milieu de ces intrigues où l'on ne voit goutte ?

—Je l'ignore encore ; mais, bon ou mauvais, la femme doit partager le sort de son mari... Les autres peuvent accabler un coupable ; sa femme doit toujours le soutenir, le plaindre et le défendre, même quand elle ne l'estime plus.

Ces principes, un peu austères, furent cause d'une petite discussion qui s'éleva entre la mère et la fille et qui se prolongea assez longtemps.

À la chute du jour, Verville, après s'être habillé lentement, quitta la ferme et se dirigea vers la demeure de Colardeau, à Plouharel. Aussitôt qu'il eut disparu au tournant de la route, Nathalie, qui l'avait guetté de sa fenêtre, jeta un cri sur ses épaules et le suivit de loin.

La nuit commençait à tomber lorsque Verville atteignit cette jolie maison que nous connaissons déjà. On l'attendait certainement, car la servante l'introduisit sans retard dans le cabinet du docteur, où se trouvaient outre Colardeau, le lieutenant d'Hercourt et l'avoué Blérot.

Ces messieurs étaient assis autour d'une table couverte d'un tapis, et semblaient causer entre eux avec vivacité. À la vue du nouveau venu, ils se turent tout à coup, se levèrent et saluèrent d'un air glacial, tandis que le maître du logis désignait du doigt un fauteuil à côté des leurs.

Il y avait dans cet accueil de quoi redoubler les alarmes de Verville ; cependant il ne montra rien de ses appréhensions et dit, en affectant beaucoup d'aisance :

—Bonjour, mon cher docteur... Bonjour, maître Blérot... Ah ça ! mon pauvre Léopold, te voilà donc de retour ? D'où viens-tu ? De Hambourg peut-être, comme moi l'an passé... Mais tu n'as pas aussi mauvaise mine que moi sous mes vêtements de bourgeois !

Tout le monde se taisait. Verville, avec sa présence d'esprit habituelle, crut nécessaire de rompre la glace.

—Vous me faites une étrange figure, messieurs, reprit-il avec dignité en s'asseyant dans le fauteuil qu'on lui offrait ; Blérot aura, je le gage, renouvelé auprès de vous des insinuations hasardées contre lesquelles je proteste de toutes mes forces !

—Nous verrons, monsieur, répliqua Blérot, si ces "insinuations", comme vous dites, méritent si peu d'attention. J'ai là, poursuivit-il en désignant une liasse de papiers posée sur la table, les preuves les plus rigoureuses de ce que j'avance... Vous ne reniez pas votre écriture et votre signature, peut-être ! Pas un tribunal, au vu des pièces que j'apporte, n'hésiterait une minute à vous condamner.

—J'en courrai les chances, répondit Verville avec beaucoup d'aplomb, et je vous mets au défi...

—Monsieur Blérot, dit Léopold d'Hercourt d'un ton ferme, quand vous m'avez fait part de vos découvertes, je vous ai déclaré que je n'étais pas encore disposé à poursuivre la revendication de mes droits réels ou prétendus... Je vous prie donc d'ajourner toute espèce de récrimination à cet égard. De mon côté, je ne prendrai aucune détermination avant d'avoir entendu les explications de M. de Verville sur un point beaucoup plus important à mes yeux.

—Tiens, tiens ! de quoi s'agit-il encore ? demanda Verville avec étonnement.

—Monsieur Colardeau va vous l'apprendre, et songez que vos réponses peuvent avoir les conséquences, les plus graves.

En même temps Léopold fit signe à Colardeau de parler.

L'orgueil de Verville se révolta.

—Ainsi donc, dit-il moitié riant, moitié colère, je suis un accusé et vous êtes mes juges ?

—Peut-être, monsieur de Verville, répliqua le docteur, mais des juges pleins d'indulgence pour l'accusé, pourvu qu'il soit sincère dans ses réponses et qu'une atténuation soit possible dans ses torts.

—J'aurais le droit de décliner votre compétence ; mais je suis bon homme et je me laisserai tranquillement interroger... Allez donc ! je vous écoute.

Et Verville se renversa dans son fauteuil. Colardeau reprit, en pesant chacune de ses paroles :

—Pourriez-vous nous faire connaître, monsieur, la nature de vos rapports avec lord Arthur Mac-Aulay, qui, comme vous le savez, a péri d'une manière tragique la nuit dernière ?

—En effet, j'ai entendu parler de cet événement, répliqua Verville ; quant à mes rapports avec lord Arthur, je n'ai jamais caché, mon cher Colardeau, de quel genre ils étaient. Mac-Aulay à Paris avait une maison confortable, une table excellente, des chevaux superbes... Je devins peu à peu son compagnon de plaisir...

Et Verville se mit à rire, comme s'il eût dit la chose la plus spirituelle du monde. Le docteur reprit d'un ton sévère :

—Oui, oui, monsieur ; personne n'ignore comment vous passez le temps là-bas, pendant que votre douce et honnête femme se morfond dans la solitude. Le monde est habituellement beaucoup trop facile à l'égard de certains maris égoïstes, qui ruinent et désolent leurs familles, et moi-même je me reproche d'avoir parfois montré trop d'indulgence pour de pareils désordres...

—Monsieur ! interrompit Verville avec colère.

—C'est juste ; je n'ai pas mission en ce moment de faire de la morale... Je me bornerai donc à vous demander comment vous qui, par votre fortune, votre position et peut-être aussi par votre caractère, deviez avoir toute indépendance vis-à-vis de lord Mac-Aulay, vous avez pu obéir aveuglément aux injonctions de cet Anglais, devenir son complaisant, presque son serviteur, et peut-être le complice de ses crimes ?

Malgré ses efforts, Verville ne conserva pas son assurance habituelle et pâlit visiblement.

—Où voulez-vous en venir, Colardeau ? balbutia-t-il ; sur ma foi ! je ne vous comprends pas.

—Tout simplement à ceci, monsieur de Verville : vous avez assisté le fils de votre ancien voisin dans les complots qui ont failli coûter la vie à mon ami Léopold d'Hercourt, et ce n'est pas votre faute si ces complots ont eu un autre résultat.

Alors il énuméra plusieurs circonstances où l'intervention de Verville dans les intrigues de lord paraissait évidente ; sa visite chez d'Hercourt à Paris en compagnie de Georges, qui était resté dans la voiture : son arrivée dans le pays en même temps que lord Arthur ; ses rapports secrets avec Mac-Aulay, le jour même où s'étaient passés les événements du phare. En écoutant ces accusations, Verville sembla reprendre un peu courage.

—Ce sont là, monsieur, répliqua-t-il froidement, des suppositions toutes gratuites de votre part. Il me suffira de leur opposer une dénégation pure et simple.

—Je croyais pourtant que vous n'aviez pas nié l'autre jour. Mais soit. Permettez-moi maintenant une autre question : Connaissez-vous Marinette Deschamps, une petite mendicante bossue qui stationne assez fréquemment sous le porche de l'église ou près du casino des bains ?

—Il me semble, en effet, avoir rencontré parfois la mendicante dont vous parlez.

—Et cette fille ne vous a-t-elle pas remis hier, sur la grève, où vous vous promenez avec madame de Verville, une lettre qui vous a fait retourner aussitôt à Plouharel ?

—Je n'ai aucun motif pour ne pas avouer cette circonstance ; mais quel rapport...

—La mendicante a déclaré tenir la lettre d'un monsieur inconnu d'elle, mais fort généreux, qui est certainement M. Georges, le secrétaire de lord Arthur ou lord Arthur lui-même... peu importe, du reste, car le maître et le secrétaire s'occupaient des mêmes intérêts.

—Peut-être ai-je reçu une lettre confidentielle ; et, par cela même qu'elle était confidentielle, je ne veux dire ni de qui elle venait, ni ce qu'elle contenait.

—Oh ! nous savons parfaitement, nous, ce qu'elle contenait, monsieur de Verville. Elle renfermait une seconde lettre que vous êtes allé glisser furtivement dans la main du gardien-chef Bidouret.

—Bidouret a-t-il fait un pareil aveu ?

—Il n'a fait aucun aveu, par l'excellente raison qu'on lui a rien demandé ; mais d'autres personnes ont pu découvrir la vérité. Quant à cette seconde lettre, il n'est pas douteux qu'elle ait été remise et reçue, car la voici... et je m'en vais vous la lire.

Le docteur tira de sa poche la lettre signée du soi-disant Tom Sandons, dont Marianne avait trouvé moyen de s'emparer, et en donna posément lecture.

Cette fois l'arrogance de Verville fut vaincue. Une sueur froide coulait sur son front, un léger tremblement agitait ses membres. Léopold d'Hercourt s'écria impétueusement :

—Ainsi donc, monsieur, vous, l'ami de mon père, vous complotiez avec mon assassin, avec le misérable qui avait gravement insulté madame de Verville ? Non content de m'avoir frustré d'une partie de mon héritage, non content d'avoir envenimé sans pitié toutes les blessures de mon cœur, vous avez fait cause commune avec les scélérats qui me préparaient un guet-apens abominable ? Dites, monsieur, si à présent je profitais de mes avantages pour vous livrer à la justice, comme mes amis me le conseillent, y aurait-il au monde un honnête homme capable de me blâmer ?

Cette verte apostrophe porta au comble la terreur de Verville. Comprenant que la fierté ne lui servirait plus à rien, il répliqua avec humilité :

—Je ne peux en disconvenir, messieurs, j'ai porté trop loin la complaisance à l'égard de lord Arthur. Que voulez-vous ? J'étais son ami, son commensal, son... parasite, s'il faut le dire, et j'ai cédé trop aisément à ses injonctions tyranniques. Je vous le répète, messieurs, j'ai cédé seulement à une faiblesse blâmable et que je regrette, envers lord Mac-Aulay.

Si peu admissible que fût cette assertion, Léopold et ses amis la discutaient à demi voix, quand un nouveau personnage entra délibérément, sans avoir permis qu'on l'annonçât ; c'était M. Morin, le juge de paix de Plouharel.

Le jeune magistrat fut accueilli avec une gêne marquée par le maître de la maison, par Léopold et par Blérot. Quant à M. de Verville, bien que la présence de Morin fût de nature à redoubler ses alarmes, il reçut le nouveau venu avec de grandes démonstrations de politesse et de cordialité. On y répondit par un salut froid et par un "bonjour, monsieur," fort sec et fort peu amical.

—Que je ne vous dérange pas, messieurs, reprit le juge de paix. A vrai dire, quoique l'on ne m'ait pas invité à cette réunion, je soupçonne un peu de quoi il s'agit... Dans les interrogatoires auxquels je me livre depuis hier, j'ai trouvé trace de certaines menées...

—Voyons, Morin, interrompit le docteur, vous présentez-vous ici comme ami ou comme magistrat ? Si vous vous présentez en qualité de magistrat, je vous dirai nettement que l'objet de la réunion actuelle ne saurait vous être confié.

—En ami, en ami seulement... Du moins, ajouta le juge de paix en jetant un regard oblique sur Verville, à l'égard des personnes qui peuvent mériter l'amitié d'un homme d'honneur.

—En ce cas, prenez place, dit Colardeau ; vous avez eu des rapports assez intimes avec une certaine maison du voisinage pour être admis à l'espèce de conseil de famille que nous tenons en ce moment.

Morin s'assit ; mais, en dépit des assurances qu'il venait de donner, les assistants demeurèrent silencieux.



—Voulez-vous, messieurs, reprit-il, que je vous dise de quoi vous vous occupiez tout à l'heure ? Il s'agissait certainement des rapports occultes existant entre M. de Verville, ici présent, et ce misérable lord que l'on connaissait aussi sous le nom de Tom Sandons. Or, je viens de faire une découverte, qui pourrait beaucoup simplifier votre tâche et jeter un jour nouveau sur les circonstances du dernier événement. Serré de près et voulant sans doute s'appuyer sur des personnes importantes du pays, Georges, le secrétaire et le confident d'Arthur Mac-Aulay, m'a révélé de singulières choses ; on peut, d'après elle, comprendre l'influence extraordinaire que l'indigne lord exerçait sur un habitant des environs...

—C'est une infâme calomnie ! interrompit Verville.

—Je ne vous ai pas nommé, monsieur, dit froidement Morin ; et la voix de votre conscience doit être bien puissante... Mais, M. de Verville, je ne veux pas que vous puissiez m'accuser de mensonge. Regardez et lisez : Voici une lettre signée de votre nom, de ce nom sans tache pendant quatre siècles, lettre dans laquelle vous osez salir la réputation de la plus noble des femmes... de madame la Comtesse de Verville...

Léopold d'Hercourt ne put contenir son indignation :

—Quelle honte ! quelle lâcheté ! Et ne pouvoir me battre contre un pareil scélérat !... Toutefois, je profiterai du seul moyen de vengeance qui me reste contre lui... Je le traînerai sur les banes de la police correctionnelle comme tuteur infidèle, comme spoliateur de ma fortune... Maître Blerot, je cède à vos instances : je vous autorise à rédiger, dans le plus bref délai, une plainte qui sera envoyée au parquet.

—Et je m'engage à mener le procès bon train, s'écria l'avoué : je ferai condamner le coupable à deux... trois ans de prison, sans compter la restitution de la somme détournée et des dommages-intérêts considérables.

—De quoi s'agit-il donc ? demanda Morin.

—Messieurs, mes amis, s'écria Verville avec un accent suppliant, je vous en conjure ne me perdez pas.

Léopold allait répondre, mais il demeura bouche bée et le bras levé. Une porte venait de s'ouvrir en face de lui ; une voix douce dit aux assistants :

—Messieurs, je joins mes instances à celles de M. de Verville... Je vous demande grâce pour lui, grâce pour moi.

Nathalie, qui apparut ainsi tout à coup, était pâle comme une morte, mais son attitude était ferme, son regard assuré.

—Vous, madame ? s'écria le maître de la maison ; comment se peut-il...

—N'accusez personne, monsieur Colardeau ; votre digne femme a bien voulu me recevoir dans sa chambre, qui est contiguë à cette pièce, et... j'ai tout entendu.

—Vous étiez là, Nathalie ? s'écria Verville.

—Pauvre... pauvre femme ! dit Léopold avec désespoir.

—Je n'implore la pitié de personne, répliqua madame de Verville ; on a, je crois, donné trop d'importance à une lettre qui ne regarde qu'au seule...

On se taisait et on se regardait avec stupeur.

—Monsieur Morin, poursuivit Nathalie avec dignité, voudriez-vous me remettre cet écrit qui, à aucun titre, ne peut rester en votre possession ?

—En vérité, madame, je ne sais si je dois...

—Montrez-le-moi, du moins. J'ai le plus haut intérêt à en prendre connaissance.

—Vous vous expliquerez mes scrupules, madame ; je crains.

—Ne craignez rien, et cédez à un vœu tout à fait naturel.

—Non, non, Morin, s'écria Verville ; qu'elle ne le voie pas ! Cette prière venait trop tard. Morin, subjugué par l'ascendant de madame de Verville, lui tendit machinalement le papier. Aussitôt elle s'en saisit et, sans le lire, sans même y jeter un regard, elle le déchira en mille morceaux qu'elle lança dans la cheminée.

—Voilà quel cas on doit faire de ceci ! dit-elle.

Un cri d'étonnement et d'admiration s'échappa de toutes les poitrines.

—Nathalie, chère Nathalie, dit Verville, combien je vous suis reconnaissant...

—Ne me remerciez pas, monsieur, répliqua la jeune femme avec froideur ; c'est moi-même que je défends, car il ne me convient pas que mon nom figure d'une manière outrageante dans ce honteux écrit... Mais ce n'est pas tout ; je crois avoir entendu dire aussi que M. de Verville était exposé à des poursuites de la part de M. d'Hercourt... J'ose espérer, ajouta-t-elle en se tournant vers Léopold, que, malgré la légitimité de ses griefs, il ne voudra pas en agir durement envers son ancien tuteur, et qu'il ne repoussera pas mon humble prière au nom de M. de Verville et au mien.

Ses yeux étaient si suppliants, sa voix avait tant de persuasion, qu'elle semblait irrésistible ; aussi d'Hercourt ne résista-t-il pas.

—Vous le voulez, madame ? répliqua-t-il ; j'essaierai donc d'imiter votre magnanimité. M. de Verville n'a rien à craindre de moi, je vous en donne ma parole... Et pourtant, jamais homme plus égoïste et plus pervers...

—Assez, monsieur, interrompit Nathalie ; je vous remercie de votre condescendance ; comme il est des choses que je ne saurais entendre, on trouvera bon que je ne reste pas ici davantage.

Elle s'inclina avec une politesse triste et sortit précipitamment.

À peine eut-elle disparu que Verville se leva.

—Messieurs, dit-il en reprenant son sang-froid, ma présence non plus n'est pas nécessaire ici et vous m'excuserez si je cherche à rejoindre madame de Verville qui, avec ses instincts élevés et généreux, a si sagement apprécié les puérides accusations accumulées contre moi. Cette scène a dû pourtant lui causer des émotions cruelles et vous comprendrez que j'aie hâte... Je n'attendais d'aucune des personnes présentes l'outrage qui m'a été fait aujourd'hui ; mais j'oublie aisément les injures, et j'ose espérer que nous aurons des relations moins hostiles dans l'avenir.

Il salua avec une dignité affectée et quitta la maison.

—Il s'en va heureux et triomphant, dit Léopold ; il attribue à l'affection de cette malheureuse femme pour lui ce qui provient seulement de la conscience exagérée du devoir... Allons, messieurs, cette réunion n'a plus d'objet. L'intervention inattendue de madame de Verville a brisé entre nous mains l'arme dont nous voulions nous servir contre le coupable.

—Aussi, s'écria le docteur, vais-je demander bon compte à madame Colardeau du mauvais tour qu'elle nous a joué. Les femmes se soutiennent toujours entre elles. Cacher madame de Verville dans sa chambre, au moment où nous étions en train de discuter...

—Je vous demande grâce, docteur, reprit Léopold avec un sourire mélancolique, pour mon excellente amie madame Colardeau. Nous savons tous combien madame de Verville est séduisante... Du reste, peut-être devons-nous nous féliciter que les choses aient tourné ainsi ; car à descendre dans cette fange, les plus saintes réputations n'eussent pu se préserver des éclaboussures... Quant à moi, mon parti est pris ; je quitterai Plouharel demain, peut-être pour n'y plus revenir.

—Quoi ! lieutenant, s'écria le petit major, allez-vous retourner à cet infernal Paris ?

—Non, mon ami, mais à mon régiment qui vient d'être envoyé en garnison dans une ville de province.

Madame de Verville, après avoir rabattu son voile sur sa figure, traversa le village et regagna la ferme à grands pas, quand son mari la rejoignit. Il se mit à marcher à côté d'elle, en disant d'un ton caressant :

—Vous êtes bien, ma chère Nathalie, la meilleure, la plus gentille et en même temps la plus intelligente créature du monde entier ! Vous seule savez juger les faits à leur véritable point de vue, et je n'oublierai jamais votre conduite, votre noble langage dans cette circonstance difficile.

Il voulut lui prendre le bras ; Nathalie le repoussa.

—Tout est fini entre nous, monsieur, dit-elle. Croyez-vous

que je n'aie pas compris la portée véritable de votre horrible action ? Ne fût-elle qu'une plaisanterie, comme vous le prétendez, elle mérite mon mépris et ma colère... Tout à l'heure il s'agissait de vous soustraire à la conséquence de vos crimes, je n'ai pas hésité à intervenir... A présent nous devons nous séparer pour toujours.

—Y pensez-vous, Nathalie ? Dois-je payer si cher une minute d'égarement ? Je vous jure... Mais vous réfléchirez... Moi aussi je vous ai souvent pardonné des paroles légères, des actions irréflechies...

—Osez-vous, monsieur, comparer vos prétendus sujets de plainte contre moi aux abominations dont vous vous êtes rendu coupable ? Mille fois depuis que je porte votre nom, vous m'avez brisé le cœur, mais ce dernier coup dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir, et au prix même de la vie... Enfin, ces récriminations sont inutiles. Demain, j'aurai quitté votre maison avec ma mère. S'il y a des formalités à remplir envers la loi, je les remplirai ; ma détermination est irrévocable.

—Songez, Nathalie, au scandale que cette séparation produira dans le monde !... Si pourtant vous vous obstinez dans votre projet, écoutez ce que je vous propose. Vous resterez à la ferme, sous la protection de votre mère, et ce sera moi qui partirai. Je retournerai à Paris, je prendrai l'engagement d'honneur de ne revenir dans ce pays que sur votre invitation formelle, invitation qui, je l'espère, ne se fera pas attendre.

—Vous retournerez à Paris, sans doute pour y chercher mademoiselle Coralie Blanchard... Monsieur, la ferme vous appartient en propre et je ne veux rien de vous.

—Je mettrai à cet égard votre conscience en repos, madame. Votre dot est représentée par la ferme qui, d'autre part, est hypothéquée pour une somme considérable... Cette propriété est donc plus à vous qu'à moi.

—Je m'informerai... je consulterai... Encore une fois, monsieur, je n'accepterai de vous, ni grâce, ni faveur.

—Cette colère tombera bientôt, Nathalie. Une femme, une jeune femme surtout, est prompte à s'irriter et aussi à s'apaiser... Je partirai, comme je vous l'ai promis ; vous ne tarderez pas à devenir plus raisonnable et je compte que d'ici à peu de temps vous m'accorderez mon pardon !

—Jamais.

Et comme l'on venait d'arriver à la maison, Nathalie courut se barricader dans sa chambre.

Le surlendemain, M. de Verville partit pour Paris, comme il l'avait annoncé, et Nathalie demeura à la ferme avec sa mère, après s'être assurée sans doute qu'elle ne devait avoir aucun scrupule à y résider. Du côté Colardeau et ses hôtes ayant été discrets, nul ne soupçonna dans le voisinage la méintelligence survenue entre les deux époux, et l'on attribua le départ de "Barbe-Bleue" à une de ces fugues qu'il faisait assez fréquemment pour se distraire de ses félicités matrimoniales.

Le lieutenant d'Her court était déjà parti, la veille, et s'était rendu dans la ville où son régiment se trouvait en garnison. Au moment de monter en voiture avec Colardeau, qui voulait l'accompagner jusqu'à la plus prochaine station de chemin de fer, on lui avait remis mystérieusement un petit billet ainsi conçu :

"Faites votre devoir comme je ferai le mien, et je vous conserverai dans mon cœur des sentiments de profonde gratitude. Pensez à moi ; mais, lui vivant, nous ne devons plus nous revoir."

VI

CORALIE BLANCHARD

Comme il s'en allait mélancoliquement à travers les rues, l'air sombre et les sourcils froncés, il rencontra un homme élégant, qui, enveloppé de fourrures, le visage à demi-couvert par un ample cachenez de soie, s'arrêta brusquement et le

regarda avec affection. Verville allait passer, quand l'inconnu lui dit avec un accent anglais très marqué :

—Je ne me trompe pas... c'est bien M. de Verville, un gentleman ami du feu lord Mac-Aulay ?

Verville, à son tour, regarda fixement l'inconnu.

—En effet, monsieur, répliqua-t-il ; mais je ne me souviens pas en quelle circonstance...

L'homme aux fourrures écarta son volumineux cache nez et montra une figure rusée qui n'est pas nouvelle pour le lecteur. C'était celle de l'individu énigmatique qui avait joué le rôle de touriste anglais dans le wagon du chemin de fer, alors que Léopold et Colardeau retournaient à Plouharel. Verville l'avait vu souvent, mais sans doute il ne se souciait pas de renouer connaissance, car il répondit avec froideur :

—Ah ! j'y suis... Vous êtes M. Barney, un des anciens domestiques de lord Arthur.

Et il allait passer ; son interlocuteur se plaça devant lui.

—Domestique ! monsieur, riposta-t-il d'un ton de dignité blessée ; non, non, je n'ai jamais été le domestique de mylord, non plus que M. Georges. J'étais, sous les ordres de M. Georges, attaché au secrétariat, chargé de certaines missions délicates concernant le service de lord Arthur mais jamais, au grand jamais, il n'est venu à l'idée de personne de me regarder comme un domestique !

Verville se souvint alors que Barney avait rempli, en effet, des fonctions assez mal définies dans la maison de Mac-Aulay, où ces situations douteuses ne manquaient pas. Il crut de voir adresser à l'Anglais quelques mots pour excuser ses torts :

—Bien, bien... c'est juste... Ah ! ça, monsieur Barney, qu'êtes-vous devenu depuis la mort de lord Arthur ?

—Je vis en Angleterre comme un gentleman, monsieur, tandis que M. Georges a acheté une villa en Italie ; et, entre nous, je crois qu'il lui arrive encore souvent de se faire passer pour lord Mac-Aulay, comme autrefois... A l'étranger, tout est possible... Quant à moi, je mène une vie fort douce, et je suis venu à Paris, pour une affaire de haut intérêt. En ce moment, je me rendais chez Coralie Blanchard, cette amie de mylord... que vous connaissez bien.

Et Barney fit entendre un rire moqueur.

—Coralie Blanchard ! Que pouvez-vous lui vouloir, monsieur Barney ?

—L'entretenir de l'affaire qui m'amène à Paris... Et à ce propos, monsieur de Verville, Coralie est-elle toujours riche ?

—Riche ! où avez-vous entendu dire que mademoiselle Blanchard était riche ?

—Bah ! ces choses là ne peuvent se cacher... Déjà autrefois la fine commère avait de bonnes rentes, de beaux biens au soleil, ce qui ne l'empêchait pas de demander sans relâche à mylord... et à d'autres.

Et Barney se mit encore à rire.

—Mademoiselle Coralie n'est pas riche, comme vous le croyez, répliqua Verville sèchement ; et je doute qu'elle prenne le moindre intérêt à l'affaire dont vous voulez l'entretenir.

—Allons donc ! elle aime l'argent par-dessus tout, et si elle trouvait l'occasion de gagner, à l'instant et sans peine, soixante ou quatre-vingt mille francs, pensez-vous qu'elle hésiterait ?

—Soixante ou quatre-vingt mille francs ? s'écria Verville avec vivacité ; ah ! ça, est-il nécessaire d'être une jolie femme pour avoir part à de pareils bénéfices ?

—Pas absolument ; le premier venu, pourvu qu'il remplisse certaines conditions... Mais, parbleu ! j'y songe ; pourquoi vous, monsieur de Verville, qui le hasard a placé sur mon chemin, ne profiteriez-vous pas des avantages que je comptais proposer à mademoiselle Coralie Blanchard ? Vous êtes justement dans les conditions requises ; et puis, si j'ai bonne mémoire, il vous arrive souvent d'être à court d'argent, comme était Mylord lui-même, malgré son immense fortune...

—Eh bien, monsieur Barney, dit Verville en souriant, ma situation, je l'avoue, n'a pas beaucoup changé à cet égard.

D'ailleurs, je ne demande pas mieux que de rendre service à un... ami de mon ami lord Arthur. Si vous voulez m'apprendre de quoi il s'agit...

—L'affaire exige quelques explications, et l'on est fort mal dans la rue pour causer... Venez donc par ici ; tout en prenant un verre de vermouth, je vous dirai ce que j'attends de vous.

Il se dirigea vers un café, qui étaient à quelques pas ; Verville, espérant s'associer à une lucrative spéculation qui le remettrait à flot et lui permettrait de donner à l'avidie Coralie, le suivit avec empressement.

## VII

## LE MARCHÉ

En entrant dans la salle du café, où se trouvaient seulement quelques habitués, Barney promena les yeux autour de lui, comme pour chercher s'il n'y avait là aucune figure suspecte. Rassuré à cet égard, il s'assit dans un coin avec Verville, et, après avoir demandé les objets de consommation qui étaient à leur convenance, ils se mirent à causer bas.

Tant de mystère paraissait inutile, car on parlait de lord Arthur, de Coralie Blanchard, que Barney s'obstinait à considérer comme extrêmement riche, et des familiers de l'hôtel Mac-Aulay ; mais on n'abordait pas l'objet réel de la conversation. Barney ne songeait qu'à sonder son interlocuteur et à connaître son opinion sur certains points délicats. Verville impatienté de ces tergiversations, finit par dire assez rudement :

—Tenez, monsieur Barney, venons au fait, je vous prie... Que voulez-vous et en quoi mon concours peut-il vous être nécessaire ?

Barney grimaça un sourire ; puis, après avoir promené autour de lui un nouveau regard de soupçon, il dit en baissant encore la voix :

—Monsieur de Verville, auriez-vous entendu parler, soit à l'hôtel de mylord, soit dans votre pays breton, d'un magnifique diamant, qui est depuis plus d'un siècle dans la famille Mac-Auley, et qu'on appelle *l'œil de Vichnou* ?

—Je crois bien ; n'est-ce pas avec cette pierre précieuse que lord Arthur a eu l'excentrique idée de se détruire ?

—Justement ; et avez-vous entendu dire aussi que ce diamant est d'une valeur immense ?

—On parle, en effet, d'une valeur de trois ou quatre cent mille francs.

—Eh bien, monsieur de Verville, *l'œil de Vichnou* est à vendre en ce moment ; il ne tiendra qu'à vous d'être le courtier de cette vente, et il vous sera alloué une grosse commission pour votre peine.

Verville fit un mouvement de défiance.

—Qui peut disposer d'un pareil joyau ? demanda-t-il ; ce diamant appartient aux héritiers légitimes de lord Arthur.

—Bah ! la branche mâle de cette famille est éteinte, et ses domaines passent à lady Blessington, qui est elle-même "archimillionnaire," comme l'on dit en France. Lady Blessington était la tante et la plus mortelle ennemie de ce pauvre lord Arthur ; elle ne lui a jamais offert que des sermons, et s'il avait pu la déshériter... Mais les lois de la vieille Angleterre s'y opposaient. Il y a lieu toutefois de penser que, pour rien au monde, il n'eût voulu laisser le diamant à lady Blessington et c'est pour cela peut-être qu'il a choisi ce genre de suicide.

—Fort bien ; mais je ne comprends pas comment *l'œil de Vichnou*, qui a disparu, dit-on, de la Maison-Grise, malgré les scellés apposés par la justice, peut se trouver maintenant entre vos mains.

—Vous ai-je dit qu'il était entre mes mains ? En ce cas, supposez qu'il m'a été confié par lady Blessington, qui trouve plus avantageux de le faire vendre à Paris qu'à Londres.

—Mais puisque lady Blessington ne l'a jamais eu en sa

possession, puisqu'il a disparu, d'une manière inexplicable, après la mort de Mac-Aulay...

—Quelle excellente mémoire vous avez, monsieur de Verville ! Supposez alors qu'il y avait, chez lord Arthur, une personne dont, en ce moment de crise, on ne soupçonnait pas l'existence et qui a pu, malgré les cachets de la justice... Ou bien imaginez que l'un de ces marins, de ces douaniers, de ces gens de tout rang qui se pressaient dans la maison après l'événement, a trouvé moyen de s'emparer adroitement de *l'œil de Vichnou*, et que cette personne, quelle qu'elle soit, m'a chargé de le vendre, y verriez-vous à redire ?

—Pourquoi pas ? répondit Verville. Je voudrais être assuré qu'on est réellement en droit...

—Allons donc ! s'il en était ainsi, un courtier ne serait pas nécessaire... Or, savez-vous que le courtage montera au quart de la valeur totale, et si, comme on le suppose, le diamant se vend quatre cent mille francs, ce sera une fameuse prime.

Verville eut un éblouissement. Dans l'état de ruine où il était tombé, une centaine de mille francs devait être pour lui une véritable fortune ; il songeait qu'avec une pareille somme il pourrait subvenir pendant six mois, un an peut-être, aux coûteuses fantaisies de Coralie Blanchard et, d'ailleurs, il n'était pas homme, depuis longtemps, à reculer devant des scrupules de conscience. Il demanda encore :

—Quel besoin avez-vous de courtier, monsieur Barney ? Il vous serait facile de vendre vous-même le diamant et de gagner le prix du courtage.

—Vous croyez ? Ignorez-vous donc que de pareilles valeurs ne se payent qu'à domicile, à des personnes connues depuis longtemps, et avec des précautions extrêmes ? Or, je suis étranger, je loge en hôtel garni, je ne pourrais me recommander que de personnes peu... connues ; et puis, s'il faut l'avouer je ne me soucie pas que l'on fouille trop minutieusement dans mes affaires. Pour éviter ces inconvénients, je voulais d'abord céder le diamant à mademoiselle Coralie Blanchard ; mais elle abuserait peut-être de la position en offrant peu de chose, et puis vous dites qu'elle n'est pas riche... Aussi me semble-t-il que, même au prix d'un courtage élevé, il y aurait plus d'avantage à m'entendre avec vous. Vous êtes lié avec une foule de gens honorables, vous êtes propriétaire ; l'acheteur ne songera pas un moment à vous épilucher de trop près. Vous en serez quitte pour imaginer quelque histoire afin d'expliquer comment *l'œil de Vichnou* est parvenu entre vos mains, et tout marchera à merveille.

Verville était violemment tenté d'accepter cette ignoble proposition, quoique certaines appréhensions l'arrêtassent encore.

—Voyons, Barney, reprit-il, la disparition de ce diamant n'a-t-elle donné lieu à aucune mesure de précaution ? Son signalement n'a-t-il pas été envoyé à tous les joailliers de France et d'Angleterre, de sorte que la personne qui se présenterait pour vendre *l'œil de Vichnou* serait arrêtée à l'instant même ?

—Il n'y a rien à craindre de pareil. Peu de personne, sauf lady Blessington, qui est une vieille femme assez indifférente pour ses intérêts, connaissent l'existence de ce diamant, et vos magistrats campagnards, impatientés d'en finir avec l'affaire Mac-Aulay, n'ont pas songé à prendre les mesures dont vous parlez... La vente de *l'œil de Vichnou* ne présentera donc pas plus de difficultés que celle de tout autre objet de grande valeur.

Cette assurance enleva à Verville ses derniers scrupules.

—Allons, reprit-il, vous me décidez... Néanmoins, avant de me mettre en rapport avec un ou plusieurs lapidaires, il serait bon que je susse où est le diamant.

—Le diamant n'est pas loin, dit Barney mystérieusement, et vous allez le voir.

Il s'assura encore que personne ne regardait de son côté ; puis, il tira d'une poche secrète un objet enveloppé d'un morceau de papier, et le glissa furtivement à Verville. Celui-ci, ayant écarté l'enveloppe, fit apparaître une pierre splendide,

qui brillait d'un éclat incomparable, bien que, sur une de ses facettes, on eût pu remarquer une tache de sang desséché... le sang de son dernier propriétaire.

Verville n'avait jamais vu de diamant aussi gros et demeurait frappé d'admiration.

— Cette pierre, en effet, reprit-il, vaut, à elle seule, toute une fortune... Eh bien, monsieur Barney, si vous souhaitez que je la vende, il faut me la confier, et dès demain je me mettrai à l'œuvre.

Barney s'empara du diamant et l'escaimota avec dextérité.

— Un moment ! répliqua-t-il en riant, il faut d'abord nous entendre.

— Monsieur, dit Verville, offensé de cette défiance, me supposeriez-vous capable...

— Je vous crois un parfait gentleman, monsieur de Verville, mais les affaires sont les affaires, et on ne lâche pas un bijou de cette importance sans demander quelques garanties.

— Quoi donc ! me feriez-vous l'injure d'exiger un reçu ?

— Un reçu ? et à quoi me servirait-il, s'il vous prenait fantaisie de disparaître avec mon diamant ?

— Monsieur !

— Ne vous fâchez pas et comprenez bien que, dans la situation où je suis, on ne saurait être trop prudent. Où avez-vous un objet qui représente vingt mille livres de rentes, sans autre gage que la probité du dépositaire ?

— Alors qu'attendez-vous ?

Barney réfléchit un moment.

— Voici, dit-il enfin, nous allons demander un morceau de papier, une plume et de l'encre, puis vous m'écrirez une déclaration ainsi conçue... ou à peu près :

“ Je reconnais avoir soustrait le diamant l'œil de Vichnou, pesant tant de carats, et ayant une valeur approximative de quatre cent mille francs, à la succession de feu mon ami lord Arthur Mac-Aulay, en sa maison de Plouharel...”

Verville se leva d'un bond.

— Vous m'insultez, monsieur ! dit-il, je ne signerai jamais une telle infamie.

Barney s'attendait sans doute à cette explosion, car il répliqua tranquillement.

— Prenez garde, vous allez attirer sur vous l'attention des personnes du café... Rasseyez-vous et causons raison. Que diable ! je pensais que vous tiendriez davantage à votre superbe courtage.

Au fond peut-être Verville eût-il été fâché de rompre la négociation, et, après une courte hésitation, il reprit sa place. Alors Barney, posant les coudes sur la table et se penchant à son oreille, se mit à lui parler bas avec vivacité. Verville résistait, et, comme l'autre n'était jamais à bout d'arguments, il finit par lui dire avec impatience.

— C'est mon honneur que vous me demandez-là, monsieur Barney, et un galant homme ne consentira jamais...

— Eh ! morbleu, que voulez-vous que je fasse de “ votre honneur ? ” Vaudrait-il pour moi les quatre cents mille francs que je mets entre vos mains en y mettant mon diamant ? Il faut bien aussi que vous me donniez mes sûretés. Quand vous aurez vendu l'œil de Vichnou, vous m'apporterez l'argent à l'endroit que je vous désignerai. De mon côté, je prélèverai sur cette somme votre droit de courtage, je vous rendrai “ votre honneur, ” c'est-à-dire l'écrirai en question, et vous serez libre de le déchirer. Dans le cas où vous disparaîtriez avec le diamant ou avec la somme qu'il aura produite, j'adresserai votre déclaration à certains magistrats de Plouharel qui, je le sais, ne vous ménageront pas... Voyons ! nos gages ne sont-ils pas égaux et n'aurons-nous pas tout intérêt l'un et l'autre à tenir avec loyauté nos engagements réciproques ?

La proposition exorbitante de Barney effrayait Verville, car, cette déclaration, une fois signée, il devait se trouver complètement à la merci d'un homme qu'il supposait être le voleur du diamant. Cependant il réfléchit que la possession de l'œil de Vichnou le garantissait contre tout mauvais vouloir de Barney, et, d'autre part, l'image plâtrée et provo-

cante de Coralie Blanchard ne contribuait pas peu à lui faire paraître moindre les dangers de sa condescendance. Il se décida donc à en passer par où l'on voulait, et, après qu'on eut demandé à un garçon ce qu'il fallait pour écrire, il rédigea et signa la déclaration exigée. Barney examina longuement le papier, s'assura que tout y était prévu pour toutes les éventualités ; puis, il le serra soigneusement et alors seulement il remit la pierre précieuse à Verville.

Toutefois, Barney n'était pas à bout de défiances. Il refusa de donner son adresse à son nouvel associé, mais il voulut savoir où demeurait Verville et annonça l'intention de l'accompagner jusque chez lui. Verville lui ayant demandé comment il leur serait possible de se voir pendant le cours des négociations, qui dureraient peut-être plusieurs jours, Barney répondit en souriant :

— Ne vous inquiétez pas de cela ; je n'irai pas chez vous, en revanche vous ne sortirez pas une fois de votre demeure, sans m'avoir sur vos talons, et nous causerons dans la rue. Ne vous étonnez pas des divers costumes que vous me verrez porter, seulement, je dois toujours être en garde contre les tentations qui pourraient vous venir plus tard.

Ce luxe de précautions, qui trahissait un coquin expérimenté, éveilla de nouvelles craintes dans l'âme de Verville, mais il n'y avait plus à revenir sur la convention, et force fut de se soumettre à ces exigences passablement offensantes.

On quitta le café, et Barney, comme il l'avait annoncé, accompagna Verville jusqu'à sa maison, afin de reconnaître par lui-même le domicile réel du dépositaire du diamant. Puis, on se sépara, et Verville s'occupa sans retard de la vente dont il était chargé.

Il se rendit chez le plus renommé lapidaire de Paris et lui annonça que des pertes récemment éprouvées l'obligeaient à se défaire d'une pierre fine ayant un prix considérable. Elle provenait, disait-il, d'un de ses parents, officier de marine, qui s'en était emparé en Chine, pendant le pillage du Palais-d'Été, et qui la lui avait léguée en mourant. Afin de ne pas montrer une précipitation compromettante, il ne dit pas qu'il avait le diamant sur lui, il se contenta de donner son nom et son adresse, indiqua plusieurs personnes connues à Paris, et notamment son notaire, comme pouvant fournir sur son compte les renseignements d'usage, et il se retira, après avoir pris rendez-vous chez lui avec le marchand de diamants pour le soir même.

Cette manière de procéder ne laissait place à aucune interprétation fâcheuse. Aussi le joaillier vint-il sans difficulté chez Verville. Il examina le diamant, le pesa, en calcula le prix, et finit par l'estimer à trois cent vingt mille francs, somme pour laquelle Verville se déclara prêt à céder l'œil de Vichnou. Néanmoins, afin de dégager sa responsabilité, il jugea à propos de voir aussi le notaire chargé des intérêts de Verville à Paris.

Le notaire, en apprenant de quoi il s'agissait, sans connaître pourtant l'importance de l'objet à vendre, dit avec un accent de commisération :

— Tiens, ce pauvre Verville possède donc encore quelques valeurs ? Ma foi ? il aurait dû s'en défaire plus tôt, car il est bien bas... Traitez avec lui... Mais sans doute les ressources qu'il cherche à se procurer n'arriveront pas assez tôt pour empêcher la vente de sa ferme de Bretagne !

Ces explications n'étaient pas de nature à empêcher le joaillier de conclure le marché. Aussi, à l'heure indiquée, arriva-t-il chez Verville avec le confrère qui devait avoir sa part dans l'acquisition. L'œil de Vichnou fut de nouveau examiné, pesé, discuté, et les deux associés se consultèrent à voix basse ; sans doute l'affaire paraissait également avantageuse à l'un et à l'autre, car le prix proposé précédemment fut maintenu et accepté par Verville.

Un des joailliers parla de rédiger un contrat en forme authentique, mais le vendeur déclara d'un ton dégagé qu'il était pressé, que toutes ces formalités l'impâtaient, et que, si ces messieurs y mettaient tant de façons, ils pouvaient re-

prendre leur parole ; que, quant à lui, il savait fort bien à qui vendre son diamant. Ce ton résolu fit craindre aux joailliers que Verville ne fût déjà en rapport avec quelqu'un de leurs concurrents et ils s'empressèrent d'acquiescer à tout. On écrivit donc, séance tenante, une convention qui fut signée des deux parties ; puis les acheteurs annoncèrent l'intention de retirer à la Banque les fonds nécessaires pour le paiement, et sortirent, après avoir pris avec Verville pour le lendemain un dernier rendez-vous, où le diamant serait livré en échange de la somme spécifiée.

Malgré ce succès, Verville n'était pas tranquille ; il redoutait toujours qu'une circonstance imprévue ne vint trahir le rôle coupable qu'il jouait dans cette affaire, et il sortit peu d'instants après les joailliers. Au tournant de la rue, il se vit suivi par une espèce de soudard, à grosse moustache rousse, couvert d'un paletot et coiffé d'un képi à large visière. Ce voisinage commençait à l'inquiéter, quand le soudard s'approcha de lui sous ce grotesque déguisement, il reconnut encore Barney.

— Où nous rencontrerons-nous ? demanda Verville.

— Demain... à minuit... au milieu du Champ-de-Mars. C'est un endroit désert à pareille heure et où l'on ne risque ni d'être épié ni d'être surpris. Seulement, comme on n'y verra goutte, nous allons convenir d'un signe de reconnaissance. En m'approchant de vous, je vous dirai : " L'œil de Viehnoy." De votre côté, vous répondrez : " Lord Mac-Aulay." Puis nous ferons notre échange et chacun s'en ira de son côté.

— Mais ces momeries sont ridicules, inutiles : ne vaudrait-il pas mieux...

— Rien... C'est à prendre ou à laisser.

— Songez donc qu'au milieu du Champ-de-Mars, à minuit, il sera difficile de compter des billets de banque, d'échanger des papiers...

— On y pourvoira... Je suis aussi intéressé que vous à ce que l'échange se fasse dans les règles.

— Enfin soit... Demain, dans la nuit, je vous apporterai les trois quarts de la somme que je dois toucher, c'est-à-dire, deux cent quarante mille francs. Quant aux quatre-vingt mille francs restant, je les retiendrai, comme le quart qui m'appartient, selon nos conventions.

— Ouiche ! je ne veux pas de cela... Je n'entends rien à vos chiffres et à vos calculs, moi. Apportez toute la somme et nous opérerons nos partages à loisir... Ah ! mais, je ne me laisserai pas faire la barbe par un français !

Verville voulut combattre cette nouvelle et bizarre exigence. Il remontra qu'il n'y avait aucune bonne raison de transporter ainsi, la nuit, une somme considérable ; ses représentations demeurèrent vaines ; force lui fut de se soumettre encore à cette obligation, et on se sépara, en promettant de se retrouver au lieu du rendez-vous.

Verville resta chez lui pendant la soirée, et, lorsque l'heure fixée par Barney approcha, il remplit de billets de banque un grand portefeuille, qu'il enfouie dans la poche de son surtout. Il s'arma d'un revolver, afin de se défendre en cas de mauvaise rencontre, puis il envoya chercher un voiturier de place, et se fit conduire au pont d'Iéna, d'où il comptait gagner à pied le Champ-de-Mars. Ses mesures étaient si bien prises, qu'il y arriva peu d'instants avant minuit.

C'était une de ces nuits humides et glaciales, qui semblent particulières au climat parisien. Une brume épaisse laissait seulement entrevoir les becs de gaz, qui formaient au loin des lignes de feu dans toutes les directions. Verville, après avoir congédié sa voiture, s'engagea sur un sol visqueux et glissant. Il tenait son revolver à la main et cherchait à s'orienter au milieu de l'obscurité. Les voitures n'osaient traverser cette immense place ; c'était à peine si quelques rares piétons se glissaient çà et là comme des ombres. Verville gagna, du mieux qu'il put, l'endroit qu'il supposait être le centre du Champ-de-Mars ; cet endroit paraissait absolument désert. Seul, un ivrogne, couché sur la terre nue, chantonnait une chanson bachique, en attendant le sommeil.

Pendant quelques instants, Verville se promena en long et en large, et sa situation ne lui paraissait pas des plus divertissantes. Enfin minuit sonna à l'horloge de l'Ecole militaire ; au dernier coup, l'ivrogne souleva la tête et regarda attentivement de tous côtés. Enfin, il se redressa, se mit à siffloter et marcha dans la direction de Verville.

Celui-ci, en le voyant approcher, se tint sur la défensive ; l'ivrogne, quand il se trouva près de lui, dit tout à coup d'une voix ferme :

— L'œil de Viehnoy !

— Lord Mac-Aulay ! répliqua Verville. Quoi ! monsieur Barney, est-ce vous ?

— Parbleu ! oui, c'est moi, reprit Barney, qui ce soir-là avait revêtu la blouse populaire ; vous êtes exact, monsieur de Verville... Apportez-vous l'argent ?

— Oui.

— Toute la somme ?

— Il n'a bien fallu, puisque vous tenez à cette absurde condition. De votre côté, vous êtes-vous muni de la déclaration écrite que je vous ai confiée ?

— Sans doute, et je vais vous la remettre.

— Remettez-la donc.

— Donnant donnant... Réglons d'abord nos comptes.

— Comment faire ?

— Nous allons y voir.

Barney tira d'une boîte plusieurs de ses allumettes-bougies qui brûlent pendant une minute ou deux. Il en enflamma une et produisit ainsi une petite lumière tremblotante qui, au milieu du brouillard, devait produire l'effet d'un ver luisant, mais qui suffisait pour éclairer un objet très proche.

Cette lumière permit à Barney de voir que Verville, tout en lui tendant le portefeuille d'une main, tenait son revolver armé de l'autre.

— Ah ! vous vous défiez ? dit-il en riant.

— On ne sait qui peut nous épier, et il est sage, dans ce lieu écarté...

— C'est juste... Finissons-en donc,

Ils s'accroupirent l'un et l'autre, et, à la lueur incertaine de l'allumette-bougie, qu'il fallut bientôt renouveler, on compta les trois cent vingt billets de banque. Comme Barney les replaçait dans le portefeuille, Verville dit avec étonnement :

— Eh bien ! et les quatre vingt mille francs qui me sont dus ? et le papier que je vous ai remis ?

— Tout à l'heure, vous allez à voir votre part, répliqua Barney avec un grand sang-froid ; donnez-moi le temps de me reconnaître.

La défiance de Verville était au comble ; se croyant menacé d'une spoliation, il fut pris d'une violence colère.

— Misérable ! s'écria-t-il, je commence à comprendre le but de vos singulières exigences, et je m'explique pourquoi vous m'avez fait venir à pareille heure dans cet endroit désert ! Vous reniez votre promesse, vous vous êtes servi de moi pour tirer les marrons du feu... Je ne le souffrirai pas et dussé-je y périr... Rendez-moi sur-le-champ ce qui m'appartient ou je vous tue comme un loup enragé !

Et il appuyait son revolver contre la poitrine de Barney. Celui-ci parut perdre son assurance et pâlit visiblement.

— Allons ! ne nous fâchons pas, répliqua-t-il en regardant autour de lui, on va vous donner ça... Sacrebleu ! vous êtes bien pressé.

— A l'instant ! à l'instant même ! répéta Verville avec une fureur croissante ; n'essayez pas de me tromper, n'essayez pas de fuir... Au premier mouvement suspect je vous loge plusieurs balles dans le corps.

— Voyons, pas de folies !... Laissez-moi du moins enflammer une autre allumette, car celle-ci va s'éteindre.

— L'âme menteur ! brigand ! scélérat ! ju t'ordonne...

Il n'eut pas le temps d'achever. Des pas précipités se firent entendre derrière lui, une voix enrouée et farouche s'écria :

— De quoi ? Des "raisons" entre amis ? La paix... la paix donc !

Et une sorte de massue s'abattit sur la tête de Verville.

Le coup était si vigoureux que, malgré son chapeau, Verville tomba à la renversée, en poussant un cri terrible ; mais, en tombant, son doigt avait pressé convulsivement la détente du pistolet, une détonation retentit et un autre cri de douleur répondit au sien.

Le malheureux, à moitié assommé, ne pouvait rien voir, car l'allumette-bougie s'était brusquement éteinte ; il se roulait sur le sol, en criant de toute sa force :

— Au secours ! à l'assassin !

La voix enrouée reprit :

— Est-il bête celui-là !... Tirer sur un camarade !... En voilà de l'ouvrage ! Mais ton compte est bon... Tiens ! tiens ! tiens !

Et chaque "tiens" était accompagné d'un coup de massue qui tombait sur la tête de Verville, comme un marteau de forgeron sur une enclume. Verville essaya encore de pousser quelques cris... mais le Champ-de-Mars était si vaste, et les alentours étaient si déserts !

## VIII

### LA VENTE.

Peu de jours après les événements que nous venons de raconter, Nathalie et madame Hubert, retirées dans une chambre de la ferme de Plouharel, semblaient en proie à une vive inquiétude. Ni l'une ni l'autre ne songeait à ses occupations habituelles ; tandis que la mère était sombre et abattue au coin du feu, madame de Verville se levait à chaque instant et allait écarter le rideau d'une fenêtre qui donnait sur le grand chemin du village. Plusieurs fois elle avait regardé inutilement ; et la route, attristée par les rigueurs de l'hiver, demeurait solitaire. Enfin la jeune femme aperçut, à l'extrémité de l'avenue, le docteur Colardeau, qui, vêtu d'un ample paletot, le visage à moitié enseveli dans un madras, les mains couvertes de gros gants de laine, s'avancait vers la ferme.

— Le voici, ma mère ! s'écria Nathalie en revenant prendre sa place ; notre ami le docteur va nous dire ce qui s'est passé.

— Que va-t-il nous apprendre, mon enfant ? demanda la bonne dame en levant les yeux au ciel.

Quelques minutes plus tard, Colardeau faisait son entrée dans la chambre. La mère et la fille accoururent au-devant de lui.

— Eh bien ! docteur, s'écria Nathalie, la ferme est-elle vendue ?

— Cette fois, oui, répliqua le petit major qui, se dépouillant de sa vaste draperie, laissa voir sa bonne et souriante figure ; je viens de chez le notaire et j'ai assisté à la vente.

— De quel ton vous nous dites cela, monsieur Colardeau ! fit Nathalie tristement ; on croirait que ce résultat, qui doit nous éloigner de vous pour toujours ne vous inspire que de la joie.

— Moi qui me trouvais si bien ici ! murmura madame Hubert ; l'air de ce pays est si favorable à ma santé !

— Patience ! mes bonnes dames, répliqua le docteur en s'asseyant ; on s'entendra peut-être. Quoique la propriété ait passé en d'autres mains, vous n'avez pas besoin de la quitter si vite... Rien ne presse, quo diable !

— Et pourtant, monsieur Colardeau, répliqua madame de Verville avec résolution, mon parti est bien pris ; ce soir, demain au plus tard, je quitterai cette maison où je n'ai plus le droit de demeurer... Mais vous ne nous dites pas qui est l'acquéreur ?

— Vous ne devinez pas ? reprit le petit major ; l'acquéreur, pardieu ! c'est Blérot, l'avoué Blérot qui a succédé aux affaires de Desormes. Maintenant Blérot a-t-il acheté la ferme pour son compte personnel ou pour le compte d'un tiers qui se fera connaître plus tard ? Voilà ce que j'ignore. Toujours est-il qu'au sortir de chez le notaire ou l'adjudication a eu lieu, il m'a chargé de vous prier de rester ici jusqu'à nouvel ordre, sans rien changer à vos habitudes. Il viendra lui-même vous

voir prochainement et il espère qu'on pourra s'arranger à votre complète satisfaction.

— Je remercie M. Blérot, répliqua Nathalie, mais je ne saurais résider dans une maison où je suis désormais une étrangère. Monsieur Colardeau qu'a-t-on décidé au sujet de ma dot ?

— Elle a un privilège légal naturellement et, dans les délais d'usage, elle vous sera payée par l'acquéreur. En attendant, si de l'argent vous était nécessaire, le notaire vous avancera telles sommes qu'il vous plaira de fixer.

— Il suffit... Alors, maman, il faut préparer nos malles et partir.

— Où irons-nous, ma pauvre Nathalie ?

— Je vous ramènerai chez ma tante à Z\*\*\*. Quant à moi, mon devoir est tout tracé : je me rendrai à Paris.

— Tu veux aller auprès de ton mari, de cet homme odieux qui...

— De grâce, laissons cela, chère maman. Si coupable que M. de Verville soit envers moi et envers d'autres, je ne peux l'abandonner en pareille circonstance. Il m'écrit rarement et j'ai lieu de penser qu'il ne se soucie guère de moi ; n'importe ! Il est ruiné et peut-être ne se trouve-t-il pas à l'abri du besoin. Ma conscience m'ordonne d'aller le rejoindre, de partager avec lui le peu qui me reste. Qu'on ne m'en parle donc plus ; mon devoir est d'accord avec ma volonté ; nous partirons demain matin.

— Songez-vous, madame, dit le docteur, aux cruels mécomptes qui vous attendent là-bas ? M. de Verville n'est peut-être pas aussi dépourvu que vous l'imaginez. Il a du crédit, des amis à Paris ; et puis, il mène une vie passablement dissipée. Prenez garde d'avoir à vous repentir d'une résolution généreuse... que j'apprécie et que j'admire autant que personne !

— Oui, oui, pauvre enfant, reprit madame Hubert en fondant en larmes, ne va pas te mettre à la merci de ce débauché, de cet égoïste, qui t'a déjà rendu si malheureuse !

— Encore une fois, ma mère, n'insistez pas, je vous en supplie. Vous m'ôtez mon courage, et, s'il faut le dire, il m'est fort nécessaire. Ne nous occupons plus que de nos préparatifs de voyage... Vous, mon cher docteur, priez le notaire de m'envoyer, dès ce soir, la somme dont il pourra disposer, à valoir sur mon bien particulier, et chargez vous aussi de mes adieux pour les personnes du pays dont la précipitation de mon départ ne me permet pas d'aller prendre congé.

Colardeau remit lentement ses gants et son cache-nez.

— Une vaillante femme... une noble créature ! disait-il comme à lui-même, et qui est mérité un autre sort... Voyons, mon enfant, poursuivit-il avec bonté, ne vous faites-vous pas martyr d'une fâcheuse exagération ? Rien ne vous impose le sacrifice que vous voulez accomplir. Il vous suffira de venir en aide à M. de Verville dans une mesure raisonnable, sans vous exposer à des éventualités dangereuses. Du moins, attendez que M. de Verville vous ait fait lui-même connaître sa volonté. Blérot sera, pour votre mère et pour vous, un propriétaire accommodant, plein de mansuétude, et même s'il faut en convenir, Blérot est seulement un prête-nom dans cette affaire ; il agit pour un autre qui sera heureux et fier...

Il s'arrêta brusquement.

— De qui parlez-vous, monsieur Colardeau ? Qui est ce nouveau propriétaire, dont Blérot se trouve le représentant ?

— Un galant homme pour sûr... Mais il ne m'est pas permis d'en dire davantage.

— Si je n'étais déjà décidée à quitter la ferme, vos réticences m'y eussent déterminée. Comment pourrai-je demeurer dans une maison dont le maître m'est inconnu ?... Allons ! mon vieil ami, ne me tourmentez pas davantage et respectez les scrupules, les caprices, si vous voulez, d'une pauvre femme au désespoir.

Le bon docteur sortit en soupirant.

Aussitôt que la mère et la fille furent seules, elles s'occupèrent activement de leurs préparatifs de départ. Dans la soirée, Nathalie reçut la visite du notaire ; il lui apportait une somme

assez ronde en avance sur sa dot, et sans doute il avait reçu des instructions de Colardeau ou de Blérot, car à son tour il supplia madame de Verville de rester. Elle fut inébranlable et le notaire se retira, sans avoir rien obtenu.

La nuit se passa assez tristement à la ferme, comme on peut croire. Le lendemain, dès le matin, le vestibule était encombré de cartons et de malles. Dans la cour une espèce d'omnibus, postillon en selle, devait conduire les dames jus qu'à la plus prochaine station du chemin de fer. Outre les gens de la maison, il y avait là bon nombre de nos anciennes connaissances, Bidouret et sa fille Marianne, le père Clément, la sœur de Conan et la mère de Piéric, qui venaient faire leurs adieux à madame de Verville.

Presque tous avaient les larmes aux yeux.

Quand la mère et la fille parurent, en habits de voyage, elles furent accueillies par un concert de plaintes et de bénédictions.

— Ah! ma bonne dame, dit Bidouret en cherchant par un mouvement machinal ce tablier huileux qu'il portait dans l'exercice de ses fonctions et qu'il avait été pour la circonstance, c'est un grand malheur que vous nous quittez comme ça... Il me semble que le phare ne tournera plus ou que les loupes vont s'éteindre! Oui, l'on vous regrettera longtemps à Plouharel et partout.

— C'est bien vrai, ça! dit le père Clément; vous étiez la joie de la paroisse, et ça ravigotait le cœur de vous voir passer toute pimpante sur le port.

— Vous avez été si charitable pour moi depuis la mort de mon pauvre Conan!

— Et pour moi, depuis que j'ai perdu mon Piéric, cet ange de Dieu!

— Je savais bien que ça finirait ainsi, s'écria Marianne, et personne n'ignore à qui il faut attribuer ce malheur. Un impie, un dissipateur, un débauché!... Ah! si, au lieu d'épouser ce Barbe-Bleue, vous aviez été la femme d'un beau et brave garçon de ma connaissance...

Bidouret, tirant sa fille par la manche, l'obligea de se taire. Madame de Verville feignit de n'avoir pas entendu les observations, assez peu gazées, de la gardienne du phare.

— Adieu, mes amis, dit-elle avec une profonde émotion; moi aussi, je conserverai le meilleur souvenir de tous ceux que j'ai connus, que j'ai aimés dans cet excellent et honnête pays.

Les larmes redoublèrent; Nathalie elle-même avait à peine la force de parler.

— Restez, madame, reprit enfin Marianne; la chose dépend entièrement de vous.

— Oui, oui, restez, dit le père Clément; le notaire assure qu'il laissera la maison et la ferme à vos ordres, tant qu'il vous plaira d'y vivre.

— Restez, restez! cria-t-on de toutes parts.

— Merci de votre affection, mes amis, répliqua madame de Verville avec effort; mais je ne suis plus chez moi, et mon devoir m'appelle ailleurs... Adieu donc, encore une fois, et que Dieu vous comble de prospérité!

Elle prit le bras de sa mère et s'avança vers la voiture, sur laquelle le cocher venait de charger les bagages. Madame Hubert, qui, nous le savons, quittait Plouharel à regret, ne résistait que faiblement; tout à coup elle devint ferme comme un roc:

— Un moment, ma fille, un moment! s'écria-t-elle en étendant la main vers l'avenue qui reliait la maison à la route voisine.

Tous les regards se tournèrent de ce côté et l'on vit s'avancer un léger cabriolet, qui contenait deux personnes. L'une était le docteur Colardeau; l'autre, fort reconnaissable à son uniforme, était Léopold d'Hercourt.

Un frémissement de joie courut parmi les assistants.

— C'est le lieutenant! dit le brigadier de la douane bas à Bidouret; le temps va changer.

— Elle ne partira pas, pensa Marianne.

Nathalie s'était arrêtée pour attendre les survenants; mais

son œil s'était desséché tout à coup et une moue d'obstination soulevait ses lèvres roses. Au bout d'une minute, le cabriolet entra dans la cour, les voyageurs sautèrent à terre.

Madame de Verville ne put s'empêcher de rougir en voyant Léopold s'approcher et la saluer respectueusement. Avant que d'Hercourt eût pu prononcer un mot, le docteur s'écria:

— Allons! madame, il faut rentrer tous ces paquets. M. d'Hercourt, qui arrive à l'instant de Paris, vous donnera l'assurance que ce voyage est inutile.

Nathalie s'inclina froidement.

— Je suis heureuse de voir M. d'Hercourt, répliqua-t-elle, mais je ne comprends pas...

— Le docteur a raison, madame, dit Léopold avec émotion; j'arrive de Paris et je suis porteur de nouvelles... très graves. Si donc vous voulez bien rentrer chez vous, je vous expliquerai...

— Le moment n'est guère favorable pour des explications, monsieur d'Hercourt. Je suis pressée et je ne soupçonne pas quelles nouvelles pourraient m'obliger à changer mes projets.

Comme Léopold paraissait déconcerté par cet accueil, Colardeau s'écria avec sa brusquerie ordinaire:

— Vous le voyez, lieutenant, il ne s'agit pas de prendre des détours délicats et de mettre des mitaines pour lui annoncer ce qu'il faut qu'elle sache... Tenez, madame, en deux mots, vous ne pouvez aller à Paris pour y rejoindre votre mari, par la raison que votre mari est mort... et bien mort cette fois... mort et enterré, comme d'Hercourt est en mesure de l'affirmer.

— Mort! répéta Nathalie en pâlisant.

— Ma foi! c'est bien fait, dit Marianne à ses voisines, et j'espère qu'il sera damné!

Léopold avait confirmé par un signe l'assertion du docteur. Il y eut quelques minutes de silence; puis, Nathalie releva faiblement la tête:

— Entrons, messieurs, reprit-elle; je me sens mal.

Elle se dirigea vers le salon, appuyée sur sa mère. D'Hercourt et Colardeau seuls le suivirent, et le docteur s'empressa de refermer la porte, tandis que les autres personnes attendaient dans la cour le résultat de ces événements.

Nathalie, après être restée un moment accablée sous ce coup inattendu, dit à Léopold avec une apparence calme:

— A présent, monsieur d'Hercourt, parlez, je vous en prie, et ne me cachez rien.

Léopold raconta de quelle manière, peu de jours auparavant, M. de Verville avait été trouvé sans vie, au milieu du Champ-de-Mars. On l'avait attiré là pour lui dérober des valeurs considérables dont il était porteur; un certain Barney, autrefois au service de lord Mac-Aulay, avait été relevé mortellement blessé un peu plus loin. M. de Verville était déjà froid et son portefeuille était disparu; en revanche Barney respirait encore et il put dire quelques mots au magistrat chargé de l'interroger. Barney convint qu'il avait entraîné M. de Verville dans un piège, mais il prétendait avoir été dupe lui-même d'un scélérat qu'il refusait de nommer. Du reste, le plus grand mystère régnait sur les causes de ce double meurtre, et, selon toute apparence, ce mystère ne devait jamais être éclairci.

— M. de Verville, poursuivit d'Hercourt, fut transporté à son domicile, sur les indications de Barney, qui ne tarda pas lui-même à expirer. Comme mon ancien tuteur n'avait aucun parent à Paris, un télégramme me fut expédié et je m'empressai d'accourir. Après avoir rendu à M. de Verville les honneurs, j'ai pris dans sa maison toutes les mesures conservatrices qu'exigent vos intérêts; puis, j'ai cru nécessaire de venir vous annoncer en personne ce tragique accident.

Nathalie versa quelques larmes et fit à Léopold des questions auxquelles il ne répondait qu'avec embarras, soit qu'il ne pût, soit qu'il ne voulût pas entrer dans certains détails. Bientôt elle reprit:

— Je vous remercie, monsieur d'Hercourt, pour le dévouement que vous avez montré dans cette malheureuse circonstance... Quant à moi, je n'affecterai pas des regrets hypocrites, personne ici ne l'ignore, M. de Verville m'a causé de cruels

chagrins, et je juge à votre réserve que sa mort a été entourée de particularités peu avouables. Néanmoins, je ne maudirai jamais sa mémoire, je porterai son deuil avec convenance et dignité.

On causa encore quelques instants.

—Eh bien ! madame, reprit enfin le petit major, vous n'avez plus, j'espère, aucune raison de quitter la ferme, et vous allez vous y réinstaller, comme par le passé ?

—C'est bien vrai, cela, ma fille, s'écria madame Hubert avec empressement, qu'est-ce qui t'oblige maintenant d'aller dans ce vilain Paris ?

Nathalie réfléchit.

—J'y consens, répliqua-t-elle enfin, mais à une condition.

—Laquelle ? demanda vivement Colardeau.

—C'est que M. Blérot ou la personne inconnue qu'il représente me considérera comme locataire et recevra un loyer.

Tout le monde se taisait.

—Madame, dit Léopold les yeux baissés, il ne doit pas y avoir de surprise et je ne voudrais pas mériter plus tard vos reproches... Sachez-le donc, Blérot n'était que mon prête-nom ; le véritable propriétaire de la ferme c'est moi. Si vous daignez vous y installer de nouveau, j'accepterai toutes les conditions qu'il vous plaira de m'imposer... même celle de n'y revenir que sur votre permission expresse.

—Et cette permission, reprit Colardeau en ricanant, ne peut tarder plus d'une année... selon le texte de la loi.

Nathalie réprima par un regard, qu'elle voulait rendre sévère, cette saillie inopportune. Cependant elle se leva, et, tendant la main à Léopold, elle dit doucement :

—Je ne mettrai dans tout ceci aucun rigorisme ridicule. C'est entendu, monsieur d'Hercourt, je serai votre locataire...

—En attendant mieux, Nathalie, murmura Léopold, et nous allons pouvoir reprendre le roman ébauché.

Nathalie ne répondit pas et embrassa sa mère.

### CONCLUSION

En apprenant la mort de Verville, Coralie Blanchard avait dit tranquillement :

—Tiens, ce pauvre Verville ! Je savais bien que son obstination lui ferait faire quelque sottise !

Et elle ne songea plus qu'à mener bon train son baron allemand, qu'elle renvoya bientôt à demi-ruiné dans sa Germanie, après lui avoir mangé cent mille thalers.

Quand donc la loi rendra-t-elle ces créatures responsables des infamies et des crimes qu'elles font commettre ?

On n'entendit jamais parler de la somme énorme dérobée à Verville, non plus que la déclaration signée par lui si impru-

demment. Cette déclaration avait été déchirée sans doute, de peur qu'elle ne mit sur la trace des voleurs, et les billets de banque furent dissipés en orgies par les brutes ivrognes qui vivent en révolte contre la société. Quant au diamant, *Pail de Vichnou*, il ne mentit pas à sa réputation de porter malheur à tous ses propriétaires. Peu de temps après qu'il eut été acheté par les deux joaillers, l'un eut sa boutique complètement dévalisée, une nuit, par des malfaiteurs ; l'autre, ruiné dans une faillite, se brûla la cervelle de désespoir.

Dix-huit mois environ après la mort de Verville, par une magnifique soirée d'été, un jeune homme et une jeune femme, vêtus avec élégance, se promenaient sur la plage, en face de Plouharel. La mer était d'un calme absolu, le flot envahissait les sables avec lenteur. Au couchant, le Phare-Neuf s'effaçait peu à peu dans le brouillard, et les eaux se confondaient avec le ciel. Du côté des falaises, des oiseaux aquatiques regagnaient en sifflant les crevasses des rochers, tandis que, du village situé à quelque distance, s'élevaient de joyeux cris d'enfants, des chants de matelots. Par-dessus ces bruits divers, la cloche de Plouharel sonnait lentement *l'Angelus* dans son clocher gothique.

Les deux promeneurs étaient silencieux, absorbés par la contemplation de ce mélancolique et harmonieux tableau. Enfin la jeune femme serra contre sa poitrine le bras de son compagnon et dit d'une voix émue :

—Ah ! mon Léopold, que de souvenirs tristes et amers la vue de ces lieux éveille en moi !

—Ils font contraste avec notre bonheur présent, ma bien-aimée Nathalie, répliqua Léopold avec tendresse ; cette mer nous semblerait-elle belle et clémente si nous ne l'avions vue bien des fois bouleversée par l'orage ?...

Ils retombèrent dans leur mutisme et marchèrent un moment, serrés l'un contre l'autre. Tout à coup, du sein de la brume qui s'accumulait sur les eaux, jaillit une lumière rouge, semblable à une étoile de feu.

—Allons ! ma bien-aimée, dit Léopold, voici Bidouret qui vient d'allumer son phare et la brise du soir commence à s'élever... Rentrons, car la fraîcheur ne convient pas à votre état de santé.

Et soupirant, échangeant par intervalles quelques mots affectueux, ils regagnèrent la ferme.

PIN

*Pour paraître dans le prochain numéro :*

L'HOMME A L'OREILLE CASSÉE

# AMOUR ET CRIME

L'agence de publicité POIRIER, BESSETTE & CIE, vient de mettre en vente dans tous les dépôts de journaux et dans toutes les librairies de la Province, le premier volume du magnifique roman **AMOUR ET CRIME**, actuellement en cours de publication dans LA PRESSE.

Le succès de cette œuvre a dépassé toutes les espérances, et les commandes arrivent de tous côtés. Le stock s'épuise rapidement. Adressez au plus vite votre adresse à

POIRIER, BESSETTE & CIE, 1540, Rue Notre-Dame, Montréal.

PRIX DU VOLUME, 15 Cts. FRANCO.



# AU BON MARCHÉ

## MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Grande Vente Spéciale de Marchandises Importées — Ouverture LUNDI.

5 Caisses d'Étoffes à Robes unies et de fantaisie. 2 Caisses de Pluche de soie, dans toutes les nuances.  
4 Caisses de Manteaux, Dolmans, Usters et Paletots. 2 Caisses de Manteaux d'enfants.  
3 Caisses de Mérinos et Cachemires français. 1 Caisse de Gants kid directement de Paris.

AUSSI—Le plus grand assortiment de LAINAGES, tels que Chales, Jersey, Nuages, Corps et Caleçons, Jupons, etc, tout de notre propre importation, à être écoulée à sacrifice et sans réserve.

GRANDE VENTE DE COUVERTES, FLANELLES, ET CONFORTABLES.

AUSSI - NOTRE STOCK CONSIDÉRABLE DE TAPIS ET PRELARTS A ETRE SACRIFIÉ AU PRIX COUTANT.

# AU BON MARCHÉ

## 1869—RUE NOTRE-DAME—1871

ALPHONSE VALIQUETTE, PROPRIÉTAIRE

**CASTOR-FLUID** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HERBY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

## BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

### FOUCHER FILS & C<sup>IE</sup>

1798, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par M<sup>lle</sup> J. LESSARD & C<sup>IE</sup>, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est la perle de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$1.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.

## Loterie Nationale de Colonisation !

TIRAGE DU 19 OCTOBRE 1887

**3204 LOTS VALANT \$60,000.00**

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

## J. N. LAMARCHE

RELIEUR

No. 17, rue Ste-Thérèse, entre les rues St-Gabriel et St-Vincent

MONTREAL

L'atelier de M. Lamarche est un des plus complets de la Province et les travaux qu'il exécute sont appréciés de tous les connaisseurs.

RELIAGE - PERFORAGE - NUMÉROTAGE, ETC.

## ÉCURIE BALMORAL

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Écurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.